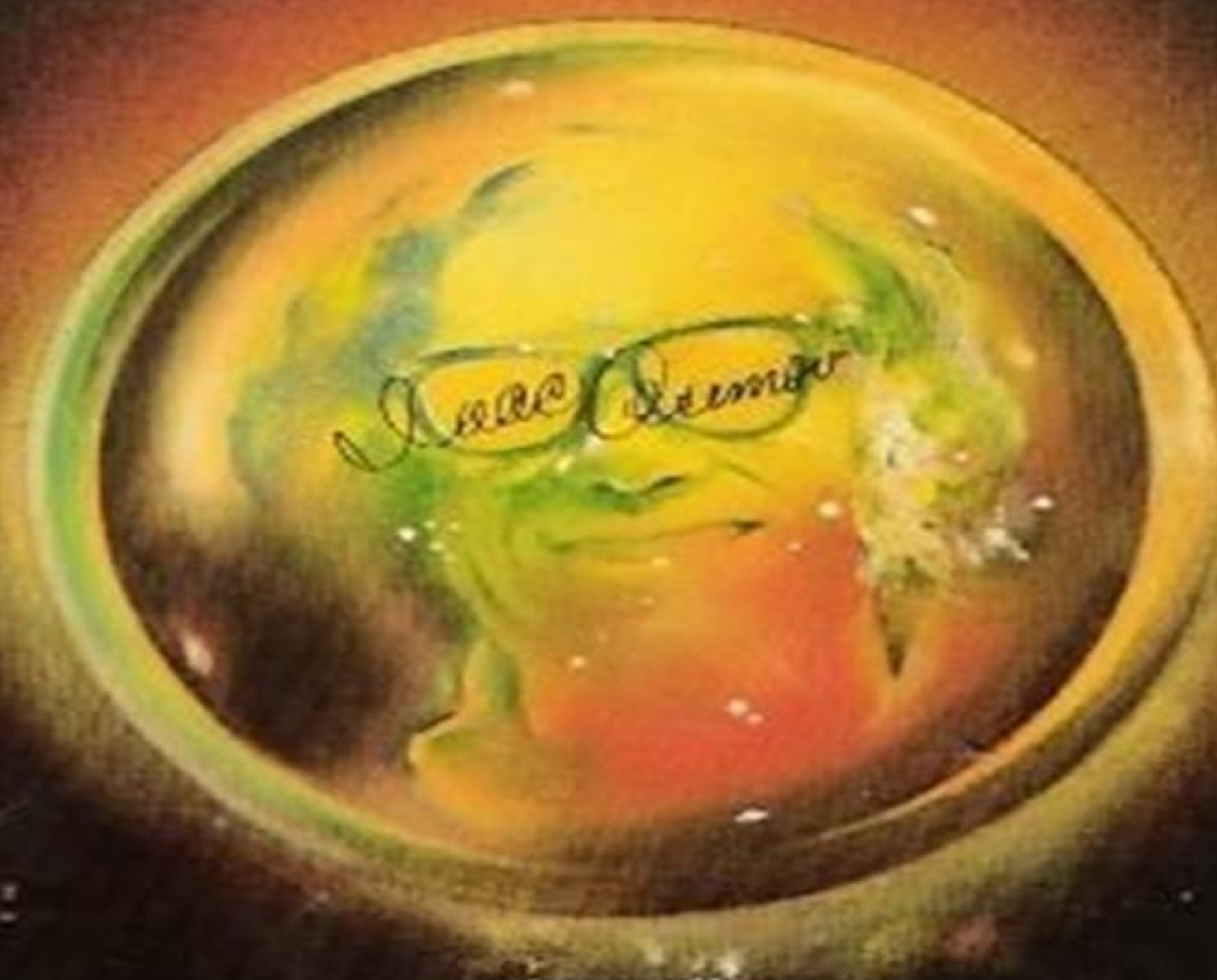
présence du futur

isaac asimov

jusqu'à la quatrième génération



denoël

ISAAC ASIMOV

Jusqu'à la quatrième génération

Nouvelles traduites de l'américain
par Simone Hilling

Titre original :
Nightfall And Other Stories

DENOËL

Ce recueil fait partie d'un cycle de nouvelles publié aux États-Unis sous le titre *Nightfall* et dont les deux premiers titres ont paru dans *Présence du futur* en deux volumes respectivement intitulés *Quand les ténèbres viendront* (n° 123) et *L'amour, vous connaissez ?* (n° 125).

PRÉFACE À LES MOUCHES

Vers la fin de 1949, un nouveau magazine parut dans les kiosques : The Magazine of Fantasy. *Dès le second numéro, son nom s'était allongé en* The Magazine of Fantasy and Science Fiction, *et il est universellement connu sous les initiales* F & SF.

Tout d'abord, je trouvai F & SF *un peu intimidant. Il donnait, me sembla-t-il, plus d'importance au style qu'aux idées, et je n'étais pas du tout sûr de savoir me débrouiller en matière de style, pas même sûr de savoir ce que c'était que le style. En fait, il y avait seulement quelques mois qu'un critique, parlant d'un de mes livres dans une de ses chroniques, avait écrit : « Ce n'est pas un styliste. » J'écrivis immédiatement pour demander ce que c'était qu'un styliste, mais je ne reçus jamais de réponse, de sorte qu'il semble bien que je ne le saurai jamais.*

Quoi qu'il en soit, Anthony Boucher, coéditeur du magazine, m'écrivit après la publication de Hôtesse *– et cela constitua notre premier contact. Dans* Hôtesse, *j'avais parlé « des courants émotifs plus pâles de la trentaine finissante », et Tony me faisait de légers reproches à ce sujet, venant lui-même d'atteindre la quarantaine. (Moi, je venais d'avoir trente ans.) Il me dit qu'une merveilleuse surprise m'attendait, et il avait absolument raison.*

Cela fut le début d'une correspondance agréable, et je perdis en partie les craintes qu'avait éveillées en moi F & SF. *Je me dis que j'allais essayer d'écrire une nouvelle dans laquelle j'accorderais beaucoup d'importance au style, mais, comme je ne savais pas (alors aussi bien que maintenant) ce qu'était le style, ou comment on faisait pour en acquérir, je n'avais pas la moindre idée si j'avais ou non réussi. Pourtant, je suppose que oui, puisque j'écrivis* Les Mouches *et que Mr. Boucher l'accepta et la publia.*

Je ne le savais pas à cette époque, mais cela fut le début de ce qui se révéla plus tard comme une de mes plus heureuses associations avec les magazines de science-fiction. Dieu sait que je n'ai pas à me plaindre de Galaxy, Astounding *et des autres, mais* F & SF *est devenu pour moi quelque chose de très spécial, et je pense qu'il est simplement honnête de le dire.*

À ce propos, si quelqu'un pensait que je suis arrogant au point de ne jamais

accepter aucune correction de mes éditeurs, il se trompe complètement. Les corrections apportées par l'éditeur ne me font pas plaisir *(elles ne font jamais plaisir à aucun écrivain), mais j'en accepte assez souvent. (J'écris cela, en fait, à l'intention de mon frère, qui est rédacteur dans un journal, et qui a l'air de penser que tous les écrivains sont farouchement anti-rédacteurs par pure malveillance et stupidité.)*

Enfin, voici un exemple qui montrera à quel point je puis être doux et accommodant. Quand j'écrivis Les Mouches, *je l'avais d'abord intitulé* Le Roi Lear, IV, 1, v. 36-37. *Mr. Boucher, quelque peu horrifié, m'écrivit, et me demanda si j'insistais pour garder ce titre, parce que personne ne vérifierait la citation qui n'aurait donc aucun sens.*

Je réfléchis à la question, me rendis compte qu'il avait raison, et rebaptisai la nouvelle Les Mouches. *Pourtant, après que vous aurez lu cette histoire,* vous *pourrez vérifier la citation, et découvrir ce qui a mis en branle les pensées qui m'ont finalement amené à écrire cette nouvelle.*

Première publication : The Magazine of Fantasy and Science Fiction, *juin 1953.* Copyright *1953 par Fantasy House, Inc. Paru en France chez Marabout et dans* Fiction *n° 33.*

LES MOUCHES

— Des mouches ! dit Kendell Casey d'un ton las.

Il remua le bras. La mouche décrivit un cercle, et revint se nicher sur son col de chemise.

Quelque part, le bourdonnement d'une seconde mouche résonna.

Le Dr. John Polen dissimula le léger tremblement de son menton en portant rapidement sa cigarette à ses lèvres.

Il dit :

— Je ne pensais pas te rencontrer, Casey. Ni toi, Winthrop. À moins que tu ne préfères que je t'appelle Révérend Winthrop ?

— Et toi, préfères-tu que je t'appelle professeur Polen ? répondit Winthrop, attaquant la conversation sur un ton délibéré de chaude cordialité.

Chacun d'eux essayait péniblement de s'introduire dans la coquille de ses vingt ans. En poussant et en se tortillant, mais elle ne leur allait plus.

Nom d'un chien, pensa Polen avec irritation, pourquoi donc est-ce qu'on vient à ces réunions d'anciens étudiants ?

Les yeux bleus de Casey brillaient toujours de la colère sans objet de l'étudiant de deuxième année qui vient de découvrir en même temps l'intellect, la frustration et des bribes de cynisme.

Casey ! L'homme amer du campus !

Il en était toujours là. Vingt ans après, il retrouvait Casey, ex-homme amer du campus ! Polen voyait cela à la façon dont ses doigts remuaient sans but, et aux attitudes de son corps fluet.

Et Winthrop ? Eh bien, il était de vingt ans plus vieux, plus mou, plus rond. Sa peau était plus rose, ses yeux plus doux. Pourtant, il ne s'était pas rapproché d'un pouce de la certitude tranquille qu'il ne trouverait jamais. Cela se voyait au petit sourire qui n'abandonnait jamais complètement son visage, comme s'il craignait que rien ne vînt prendre sa place, comme si son absence allait transformer son visage en un morceau de chair lisse et indifférenciée.

Polen se sentait las de déchiffrer les tics sans but de leurs muscles ; las d'usurper la place de ses machines ; las de les avoir si bien mis à nu.

Pouvaient-ils lire en lui aussi bien qu'il lisait en eux ? Est-ce que l'inquiétude de ses yeux n'annonçait pas qu'il baignait dans le dégoût, soigneusement cultivé en lui comme une moisissure ?

Nom de Dieu, pensa Polen, pourquoi suis-je venu ?

Ils restaient debout tous les trois, attendant qu'un autre dise quelque chose, jette quelque chose par-dessus le gouffre qui les séparait, et le ramène, palpitant, dans le présent.

Polen fit un essai. Il dit :

— Tu travailles toujours dans la chimie, Casey ?

— À ma façon, oui, dit Casey, bourru. Je ne suis pas un savant comme toi. Je fais des recherches sur les insecticides pour la compagnie E. J. Link de Chatham.

Winthrop fit :

— Vraiment ? Tu disais toujours que tu travaillerais dans les insecticides. Tu te rappelles, Polen ? Et avec ça, les mouches ont encore le culot de s'attaquer à toi, Casey ?

Casey dit :

— Je n'arrive pas à m'en débarrasser. Je suis le meilleur terrain d'essai du laboratoire. Aucun produit que nous ayons pu composer ne les tient à distance quand je suis là. Quelqu'un m'a dit un jour que c'était à cause de mon odeur. Je les attire.

Polen se souvenait de quelqu'un qui avait dit ça.

Winthrop dit :

— Ou alors…

Polen le sentait venir. Il se raidit.

— Ou alors, dit Winthrop, c'est la malédiction.

Son sourire se fit plus prononcé, comme pour montrer qu'il plaisantait, comme pour montrer qu'il avait pardonné les vieilles rancunes.

Nom de Dieu, pensa Polen. Ils n'ont même pas changé les termes. Et le passé lui redevint présent.

— Des mouches ! dit Casey en bougeant le bras et en se donnant une claque. Vous avez déjà rien vu de pareil ? Pourquoi est-ce qu'elles ne viennent pas sur vous deux ?

Johnny Polen éclata de rire. Il riait souvent à cette époque.

— C'est quelque chose dans ton odeur, Casey. Tu pourrais être un trésor pour la science. Trouve la nature du composé odorant, concentre-le, mélange avec du D.D.T., et tu obtiendras le meilleur tue-mouches du monde.

— C'est gentil comme situation. C'est quoi, mon odeur ? Celle d'une mouche femelle en chaleur ? C'est quand même malheureux qu'elles viennent toutes sur moi quand le monde tout entier n'est qu'un tas de fumier.

Winthrop fronça les sourcils et dit avec une légère touche de rhétorique :

— Aux yeux de celui qui la possède, Casey, la beauté n'est pas la seule chose qui compte.

Casey ne daigna pas lui répondre directement, il se tourna vers Polen :

— Tu sais ce que Winthrop m'a dit hier ? Il a dit que ces maudites mouches étaient la malédiction de Belzébuth.

— Je plaisantais, dit Winthrop.

— Pourquoi Belzébuth ? demanda Polen.

— Tout se ramène à un jeu de mots, dit Winthrop. C'était un des nombreux termes de dérision dont les anciens Hébreux se servaient pour désigner les dieux étrangers. Ça vient de *Ba'al*, qui veut dire *seigneur* et de *zevuv*, qui signifie *mouche*. Le seigneur des mouches.

Casey dit :

— Allons donc, Winthrop, ne viens pas me dire que tu ne crois pas à Belzébuth !

— Je crois à l'existence du mal, dit Winthrop avec raideur.

— Non, je parle de Belzébuth. Bien vivant. Avec les cornes et les sabots. Une divinité de compétition.

— Pas du tout, dit Winthrop, de plus en plus raide. Le mal est passager. À la fin, il doit perdre la partie…

Polen changea brusquement de conversation. Il dit :

— À propos, je vais préparer mon doctorat avec Venner. Je lui ai parlé avant-hier, et il m'accepte.

— Pas possible ! C'est formidable.

Winthrop était rayonnant, et saisit au vol l'occasion de parler d'autre chose. Il tendit la main et secoua consciencieusement celle de Polen. Il se faisait toujours un devoir de se réjouir des bonnes fortunes des autres. Casey le lui faisait souvent remarquer.

Casey dit :

— Le Venner de la cybernétique ? Eh bien, si tu peux le supporter, je suppose qu'il pourra te supporter aussi.

Winthrop continua :

— Qu'est-ce qu'il pense de ton idée ? Tu lui en as parlé ?

— Quelle idée ? demanda Casey.

Jusque-là, Polen avait évité d'en parler à Casey. Mais maintenant, Venner en avait pris connaissance et avait réagi d'un froid : « Intéressant ! » En quoi le rire sarcastique de Casey pouvait-il bien nuire maintenant ?

Polen dit :

— Ce n'est pas grand-chose. Essentiellement, il s'agit de la notion suivante, à savoir que c'est l'émotion qui constitue le lien principal unissant tous les

humains, plutôt que la raison ou l'intelligence. Je suppose que c'est pratiquement un truisme. On ne peut pas savoir ce qu'un bébé pense, ni même *si* il pense, mais il est parfaitement évident qu'il peut se mettre en colère, avoir peur ou être content à l'âge d'une semaine. Tu vois ?

« C'est la même chose pour les animaux. On voit tout de suite si un chien est heureux, ou si un chat a peur. Mon idée c'est que leurs émotions sont les mêmes que celles que nous éprouverions dans les mêmes circonstances.

— Et alors ? dit Casey. Ça t'amène à quoi ?

— Je ne sais pas encore. Pour le moment, tout ce que je peux dire, c'est que les émotions sont universelles. Maintenant, suppose que nous puissions analyser de façon adéquate toutes les actions des hommes et de certains animaux familiers, et les mettre en parallèle avec les émotions visibles. Nous trouverions peut-être des rapports très étroits. L'émotion A correspondrait peut-être toujours au mouvement B. Nous pourrions alors appliquer cela aux animaux, dont nous ne pouvons pas deviner les émotions à l'aide du seul sens commun. Comme celles des serpents ou des homards.

— Ou des mouches, dit Casey en en écrasant une autre d'une claque vigoureuse, et en faisant tomber le cadavre de son poignet d'un mouvement furieux et triomphant.

Il reprit :

— Continue, Johnny. Je fournirai les mouches, et tu les étudieras. Nous créerons une science : la mouchologie, et nous travaillerons à les rendre heureuses en les délivrant de leurs névroses. Après tout, nous recherchons le plus grand bonheur pour le plus grand nombre, n'est-ce pas ? Et les mouches sont plus nombreuses que les hommes.

— Oh ! bon…, dit Polen.

Casey dit :

— Dis donc, Polen, est-ce que tu as jamais donné suite à cette idée démentielle que tu avais eue ? Nous savons tous que tu es une des lumières de la cybernétique, mais je n'ai pas eu le temps de lire tes communications scientifiques. Il y a tellement de façons de perdre son temps qu'on ne peut pas tout faire, hein ?

— Quelle idée ? fit Polen, très froid.

— Allons, tu sais bien. Les émotions des animaux et toutes ces foutaises. Nom d'un chien, c'était le bon temps. À ce moment-là, il y avait de vrais dingues. Maintenant, je ne rencontre plus que des idiots.

Winthrop dit :

— C'est vrai, Polen. Je m'en souviens très bien. Pendant ta première année

de doctorat, tu travaillais sur des chiens et des lapins. Je crois même que tu avais essayé quelques-unes des mouches de Casey.

Polen dit :

— En soi, ça n'a abouti à rien. Pourtant, ça a donné naissance à quelques nouveaux principes de cybernétique, de sorte que ce ne fut pas une perte de temps totale.

Pourquoi parlaient-ils de cela ?

Les émotions ! Quel droit un individu quelconque avait-il d'étudier les émotions ? Les mots avaient été inventés pour dissimuler les émotions. C'est l'horreur de l'émotion à l'état brut qui avait fait du langage une des nécessités de base.

Polen savait. Ses machines avaient contourné l'écran de la verbalisation, et tiré l'inconscient au grand jour. Le garçon et la fille, le fils et la mère. Et aussi bien le chat et la souris, ou le serpent et l'oiseau. Les faits s'étaient entrechoqués dans leur universalité, et s'étaient déversés dans et à travers Polen, jusqu'à ce qu'il ne pût plus supporter le contact de la vie.

Au cours des dernières années, il avait obstinément orienté ses pensées dans d'autres directions. Et voilà que ces deux-là étaient venus barboter dans son esprit et en remuer la boue.

D'un air distrait, Casey se frotta le bout du nez pour en déloger une mouche.

— Dommage, dit-il. Je pensais que tu pourrais tirer des choses fascinantes des, disons, des rats. Enfin, peut-être pas fascinantes, mais en tout cas pas aussi ennuyeuses que celles que tu tirerais de certains humains. Je pensais…

Polen se souvenait de ce qu'il pensait.

Casey dit :

— Maudit D.D.T. Je crois bien que les mouches s'en nourrissent. Tu sais, je vais faire des études de chimie, puis je travaillerai dans les insecticides. Et alors, je trouverai moi-même quelque chose qui la *tuera*, cette vermine.

Ils étaient dans la chambre de Casey, et l'insecticide qu'il venait de répandre lui donnait une légère odeur de pétrole.

Polen haussa les épaules et dit :

— Tu pourras toujours les tuer avec un journal roulé.

Casey détecta un mépris qui n'existait pas et dit du tac au tac :

— Comment pourrais-tu résumer ta première année d'études, Polen ? Je veux dire, à part le véritable résumé que tout chercheur pourrait faire s'il l'osait, c'est-à-dire : « Rien. »

— Rien, dit Polen. Le voilà, ton résumé.

— Continue, dit Casey. Tu utilises plus de chiens que les physiologistes, et

je parie que les chiens apprécient davantage tes expériences que les leurs. À leur place, c'est ce que je ferais.

— Oh ! fiche-lui la paix ! dit Winthrop. Tu sonnes comme un piano dont quatre-vingt-sept touches sont constamment fausses. Tu nous barbes.

Casey ne se laissait pas parler sur ce ton.

Il dit, s'animant soudain, et détournant ostensiblement le regard de Winthrop :

— Je vais te dire ce que tu finiras par trouver chez les animaux, si tu y regardes d'assez près. La religion.

— Que diantre ! dit Winthrop outragé. Quelle remarque stupide !

Casey sourit.

— Allons, allons, Winthrop. *Diantre* est un euphémisme pour *diable,* et tu ne veux pas jurer.

— Garde ta morale pour toi. Et ne blasphème pas.

— Qu'est-ce que j'ai dit de blasphématoire ? Pourquoi une puce ne considérerait-elle pas qu'un chien est digne d'adoration ? C'est une source de chaleur et de nourriture, et c'est parfait pour une puce.

— Je n'ai pas envie d'en discuter.

— Pourquoi pas ? Ça te ferait du bien. On pourrait même dire que, pour une fourmi, un fourmilier représente un ordre de création supérieur. Il est trop grand pour qu'elles le comprennent, trop puissant pour qu'elles rêvent seulement de lui résister. Il se déplace parmi elles comme un tourbillon inexplicable et invisible, leur apportant la destruction et la mort. Mais ça ne décourage pas les fourmis. Elles pensent simplement que leur extermination représente le juste châtiment de leurs péchés. Et le fourmilier ne sait même pas qu'il est une divinité. Ni ne s'en soucie.

Winthrop était devenu livide. Il dit :

— Je sais que tu ne dis cela que pour m'ennuyer, et je regrette que tu risques le salut de ton âme pour un instant d'amusement. Permets-moi de te dire une chose, ajouta-t-il d'une voix qui tremblait légèrement, et de te la dire très sérieusement. Les mouches qui te tourmentent représentent ta punition sur cette terre. Belzébuth, comme toutes les forces du mal, pense peut-être qu'il fait le mal, mais ce n'est, au bout du compte, que le bien, après tout. La malédiction de Belzébuth est sur toi pour ton bien. Peut-être arrivera-t-elle à te faire changer ton genre de vie avant qu'il soit trop tard.

Il sortit de la chambre en courant.

Casey le regarda partir. Il dit en riant :

— Je t'avais dit que Winthrop croyait en Belzébuth. C'est curieux les noms respectables qu'on peut donner à la superstition.

Son rire mourut légèrement plus tôt qu'il n'aurait dû pour être naturel.

Il y avait deux mouches dans la pièce, bourdonnant vers lui à travers les vapeurs.

Polen se leva et sortit, très déprimé. Un an de recherches ne lui avait pas appris grand-chose, mais c'était déjà trop, et il riait de moins en moins. Seules ses machines pouvaient analyser comme il fallait les émotions des animaux, mais il devinait déjà trop bien les émotions des hommes.

Il n'aimait pas voir un sauvage désir de meurtre là où tout le monde ne voyait que les quelques mots acerbes d'une querelle sans importance.

Casey dit soudain :

— Dis-moi, j'y pense, tu as étudié quelques-unes de mes mouches suivant les idées de Winthrop ? Et alors ?

— Vraiment ? Au bout de vingt ans, je m'en souviens à peine, murmura Polen.

Winthrop dit :

— Tu devrais t'en souvenir. Nous étions dans ton laboratoire, et tu te plaignais que les mouches de Casey le suivaient jusque-là. Je suggérai que tu en étudies quelques-unes, et tu l'avais fait. Tu avais enregistré leurs mouvements, leurs bourdonnements et leurs battements d'ailes pendant une demi-heure ou plus. Tu avais joué avec une douzaine de mouches différentes.

Polen haussa les épaules.

— Oh, c'est bon, dit Casey. Ça ne fait rien. Ça m'a fait plaisir de te voir, mon vieux.

La cordiale poignée de main, la claque sur l'épaule et le grand sourire – Polen traduisait cela, qui exprimait le profond dégoût qu'éprouvait Casey à la vue de la « réussite » de Polen.

Polen dit :

— Donne de temps en temps de tes nouvelles.

Les mots n'étaient que du vent. Ils ne voulaient rien dire. Casey le savait. Polen le savait. Tout le monde le savait. Mais les mots étaient faits pour cacher les émotions, et quand ils y échouaient, l'humanité, loyalement, continuait à jouer le jeu.

La poignée de main de Winthrop fut plus amicale. Il dit :

— Ça nous a fait revivre le passé, Polen. Si tu viens à Cincinnati, viens me voir au presbytère. Ça me fera toujours plaisir.

Pour Polen, ça exprimait le soulagement que Winthrop ressentait à voir le découragement évident de Polen. Ainsi, la science, elle non plus, n'apportait pas de réponse, et le sentiment inné et indéracinable d'insécurité de Winthrop se

plaisait en cette compagnie.

— Je viendrai, dit Polen.

C'était la façon polie et habituelle de dire : je ne viendrai pas.

Il les regarda s'éloigner séparément et se mêler à d'autres groupes.

Winthrop ne saurait jamais. Polen en était sûr. Il se demanda si Casey savait. C'était vraiment d'un comique suprême s'il ne savait pas.

Il avait étudié les mouches de Casey, bien sûr, et pas seulement cette fois-là, mais bien d'autres fois. Et toujours avec la même réponse ! La même réponse impubliable !

Avec un frisson qu'il ne put complètement réprimer, Polen prit soudain conscience de la présence d'une seule mouche dans la pièce, qui voletait sans but depuis un moment, puis qui fonça soudain avec force et respect dans la direction que Casey avait prise un moment plus tôt.

Est-ce que Casey pouvait *ne pas* savoir ? Était-ce l'essence du châtiment originel, qu'il ne sût pas qu'il était Belzébuth ?

Casey ! Le Seigneur des Mouches !

PRÉFACE À
BRISEUR DE GRÈVE

Les surprises peuvent être bonnes ou mauvaises. J'ai expliqué, dans l'introduction de Nightfall (Quand les ténèbres viendront…) *que son succès avait été parfaitement inattendu. Eh bien, avec* Briseur de grève, *je pensais que j'allais faire un malheur. L'histoire me semblait nouvelle et originale ; elle contenait un thème que je jugeais sensationnel sur le plan social, thème chargé de signification et de pathétique. Pourtant, autant que je m'en souvienne, elle sombra silencieusement dans un océan d'indifférence, sans même en rider la surface.*

Mais je peux me montrer très obstiné en ces matières. Si j'aime une histoire, je l'aime, et je l'inclus ici pour donner une seconde chance à mes lecteurs.

C'est une de ces histoires dont je me rappelle très bien ce qui me l'a inspirée. Il s'agissait d'un de mes voyages périodiques à New York qui, au cours des ans, sont devenus de plus en plus des phares dans ma vie. Ce sont les seules occasions où je peux m'arrêter d'écrire pour des périodes allant jusqu'à trois et quatre jours, sans me sentir ni coupable ni nerveux.

Bien entendu, toute chose interférant avec ces voyages trouble violemment mon sang-froid, *sinon imperturbable. En fait, je pique une crise. C'était déjà trop quand quelque chose d'énorme venait se mettre sur mon chemin – comme, par exemple, un ouragan ou une tempête. Mais que dire d'une grève du métro ? Et pas une grève de tous les employés, mais de quelques-uns seulement, disons, de trente-cinq. Ils pourraient paralyser tout le réseau métropolitain, et, par là, la ville entière. Et, si la grève venait à être votée, je ne tenais pas à m'aventurer dans une ville paralysée.*

« Où cela finira-t-il ? » apostrophais-je le ciel dans ma meilleure manière tragique, un point tendu vers les deux, l'autre crispé dans mes cheveux. « Une poignée d'hommes peut paralyser toute une mégalopole. Où cela finira-t-il ? »

Mon geste se figea au moment où, en pensée, je poussai la situation à ses extrêmes limites. Je débloquai soigneusement mon geste, je montai, et j'écrivis Briseur de grève.

Le happy end, *c'est que la grève ne fut pas votée et que j'allai à New York.*

Un mot encore sur cette nouvelle. À verser à mon dossier personnel concernant les changements de titres stupides. Le rédacteur en chef du magazine où cette histoire parut pour la première fois est Robert W. Lowndes, l'homme le plus gentil et le plus érudit que j'aie jamais connu. Il n'a rien à voir avec ce qui nous occupe. Un idiot quelconque de la rédaction décida d'intituler cette nouvelle : Briseur de grève mâle.

Pourquoi « mâle » ? qu'est-ce que cet adjectif peut bien ajouter à la signification du titre ? Quelle illumination ? Quel avantage ? Grands dieux, je peux comprendre (sinon approuver) qu'on apporte à un titre une modification ridicule si l'éditeur pense ajouter par là quelque chose de croustillant, et donc augmenter ses ventes, mais ce titre modifié n'a même pas cet avantage.

Puisque c'est comme ça – je le rétablis comme il était.

Première publication : The Original Science Fiction Stories*, janvier 1957, sous le titre* Male Strikebreaker. Copyright *1956 par Columbia Publications, Inc.*

BRISEUR DE GRÈVE

Elvis Blei frotta l'une contre l'autre ses mains potelées et dit :

— Autarcie, c'est le mot.

Il eut un sourire gêné en donnant du feu à Steven Lamorak, de la Terre. D'ailleurs tout son visage lisse aux petits yeux largement écartés exprimait la gêne.

Lamorak tira une bouffée d'un air connaisseur et croisa ses longues jambes maigres.

Ses cheveux grisonnaient par endroits, et il avait les mâchoires larges et puissantes.

— Vous le cultivez ici ? demanda-t-il en fixant ses yeux sur sa cigarette d'un œil critique.

Il essayait de dissimuler le trouble que lui causait la tension qu'il sentait chez l'autre.

— Oui, dit Blei.

— Je me demande, dit Lamorak, où vous trouvez la place pour des luxes de ce genre.

(Lamorak pensait à la première vision qu'il avait eue d'Elsevere, par la visiplaque du cosmonef. C'était un astéroïde escarpé et sans atmosphère, d'une centaine de miles de diamètre – simple amas de rocs d'un morne gris poussière reflétant tristement la lumière de son soleil, distant de 200 000 000 de miles. C'était le seul objet de plus d'un mile de diamètre tournant autour de ce soleil, et maintenant, les hommes s'étaient retranchés dans ce monde miniature et y avaient érigé une société. Et lui-même, en tant que sociologue, venait pour étudier ce monde, et voir comment l'humanité s'était adaptée à cette niche curieusement spécialisée.)

Le sourire fixe et poli de Blei augmentait la gêne. Il dit :

— Notre monde n'est pas petit, Dr. Lamirak ; vous jugez d'après vos standards bidimensionnels. La surface d'Elsevere n'est que les trois quarts de celle de l'État de New York, mais là n'est pas la question. Souvenez-vous que nous pouvons occuper, si nous le voulons, tout l'intérieur d'Elsevere. Une sphère de cinquante miles de rayon a un volume bien supérieur à un demi-million de miles cubiques. Si tout Elsevere était occupé par niveaux espacés de 50 pieds, la surface totale de tout l'astéroïde serait de 56 000 000 de miles carrés, ce qui est

égal à la totalité des surfaces émergées de la Terre. Et aucun de ces miles carrés ne serait improductif. Lamorak dit :

— Grands dieux ! et fixa un moment un point devant lui, l'œil vide. Oui, vous avez raison, bien sûr. C'est curieux, je n'y avais jamais pensé. Mais dans ce cas, Elsevere est le seul astéroïde complètement exploité de la Galaxie ; dans tous les autres mondes, on ne peut s'empêcher de penser en termes de surfaces bidimensionnelles, comme vous venez de me le faire remarquer. Eh bien, je suis plus heureux que jamais que votre Conseil se soit montré si coopératif en me donnant carte blanche pour mon enquête.

À ces paroles, Blei eut un hochement de tête convulsif.

Lamorak fronça légèrement les sourcils et pensa : « Il agit exactement comme s'il regrettait que je sois là. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. »

Blei dit :

— Bien entendu, vous comprenez que notre monde est en fait beaucoup plus petit qu'il pourrait l'être ; seules de petites portions d'Elsevere ont à ce jour été creusées et occupées. Et nous ne sommes pas particulièrement pressés de nous agrandir. Dans une certaine mesure, nous sommes limités par la capacité de nos machines à pseudo-gravité et par nos convertisseurs d'énergie solaire.

— Je comprends. Mais, dites-moi, conseiller Blei – et veuillez considérer cela comme une question de curiosité personnelle, et non comme une matière d'importance capitale pour mon enquête – serait-il possible de visiter en premier lieu vos niveaux de culture et d'élevage ? Je suis fasciné par l'idée d'un champ de blé et de troupeaux à l'intérieur d'un astéroïde.

— D'après vos standards, vous trouverez notre bétail petit, et nous n'avons pas beaucoup de blé. Nous cultivons beaucoup plus la levure. Mais nous aurons un peu de blé à vous montrer. Un peu de coton et de tabac, aussi. Même des arbres fruitiers.

— Merveilleux. C'est de l'autarcie, comme vous dites. Et vous reconvertissez tous les détritus, j'imagine.

Le regard aigu de Lamorak ne manqua pas de noter que sa dernière remarque semblait contrarier Blei. Les yeux de L'Elsevérien se réduisirent à des fentes qui cachèrent leur expression.

Il dit :

— Nous devons reconvertir, oui. L'air, l'eau, les aliments, les minéraux – tout ce qui est usé doit être restauré dans son état originel ; les détritus sont reconvertis en matières premières. La seule chose dont nous ayons besoin pour ça, c'est l'énergie, et nous en avons en abondance. Bien entendu, nous ne récupérons pas tout à cent pour cent ; il y a un petit pourcentage de perte. Nous

importons de petites quantités d’eau tous les ans ; et, si nos besoins continuent à augmenter, nous serons obligés d’importer aussi un peu de charbon et d’oxygène.

Lamorak dit :

— Quand pouvons-nous commencer notre visite, conseiller Blei ?

Le sourire de Blei perdit un peu de sa chaleur, déjà si réduite.

— Dès que cela sera possible, docteur. Il y a quelques questions de routine qui doivent être réglées avant.

Lamorak hocha la tête, et, comme il avait fini sa cigarette, il écrasa son mégot.

Des questions de routine ? La correspondance préliminaire à ce voyage ne portait pas trace de ces hésitations. Elsevere semblait fier que l’unicité de son existence d’astéroïde eût attiré l’attention de la Galaxie.

Il dit :

— Je me rends compte que ma présence peut apporter le trouble dans une société étroitement unie.

Et, cruel, il regarda Blei sauter sur cette explication et se l’approprier.

— Oui, dit Blei. Nous avons l’impression d’être tenus à l’écart du reste de la Galaxie. Nous avons nos coutumes propres. Chaque Elsevérien a sa place bien marquée dans la société. L’apparition d’un étranger sans caste définie provoque une certaine inquiétude.

— Le système de castes comporte une certaine inflexibilité.

— D’accord, acquiesça Blei en toute hâte ; mais il comporte aussi certains avantages. Nous avons des lois très strictes sur les mariages intercastes, et les droits à l’héritage du premier occupant du terrain. Tout homme, femme ou enfant connaît sa place, l’accepte, et y est accepté ; nous n’avons pratiquement pas de névrosés ou de malades mentaux.

— Et il n’y a pas d’inadaptés ? demanda Lamorak.

Blei remua les lèvres comme pour dire non, puis il se ravisa, pinça les lèvres et ravala ce qu’il allait dire ; une ride s’approfondit sur son front. Il dit enfin :

— Je vais organiser cette visite, docteur. En attendant, je suppose que vous ne serez pas fâché de vous rafraîchir et de vous reposer.

Ils se levèrent ensemble et quittèrent la pièce, Blei faisant poliment signe au Terrien de passer devant.

Lamorak se sentait oppressé par la vague atmosphère de crise qui s’était fait sentir dans sa conversation avec Blei.

Le journal renforça cette impression. Il le lut attentivement avant de se mettre au lit, poussé au début par ce qu’on pourrait appeler un intérêt clinique.

Huit pages comprimées en papier synthétique. Un quart de son contenu était consacré aux annonces personnelles : naissances, mariages, morts, quotas de production, expansion du volume habitable (pas de la surface ! Toujours trois dimensions !). Le reste comprenait des essais érudits, du matériel pédagogique et des feuilletons. De nouvelles, au sens où Lamorak l'entendait, il n'y avait pratiquement rien.

Un seul article pouvait prendre place dans cette catégorie, mais si incomplet que cela glaçait le sang.

Il disait, sous le titre : REVENDICATIONS INCHANGÉES : *Hier encore, on n'a enregistré aucun changement dans son attitude. Le conseiller en chef, après un second entretien, a annoncé que ses exigences restaient déraisonnables et ne pouvaient être satisfaites quelles que soient les circonstances.*

Puis, entre parenthèses et en caractères différents, on pouvait lire la déclaration suivante : *Les rédacteurs de ce journal affirment d'un commun accord qu'Elsevere n'a pas à satisfaire tous ses caprices et ne les satisfera pas, quoi qu'il advienne.*

Lamorak relut l'article trois fois. *Son* attitude. *Ses* exigences. *Ses* caprices.

De qui ?

Il dormit mal cette nuit-là.

Il n'eut pas de temps à consacrer au journal le lendemain ; mais, par à-coups, cet article lui revenait à l'esprit.

Blei, qui lui servit de guide et de compagnon pour la plus grande partie de la visite, devint encore plus réservé.

Le troisième jour (assez artificiellement modelé sur le jour de vingt-quatre heures de la Terre), Blei s'arrêta en un certain endroit et dit :

— Ce niveau est entièrement consacré aux industries chimiques. Cette section n'est pas très importante…

Mais il se détourna un tout petit peu trop vite, et Lamorak le saisit par le bras.

— Qu'est-ce que cette section produit ?

— Des engrais, dont certains sont des engrais organiques, dit Blei avec raideur.

Lamorak le retint, cherchant des yeux la vue que Blei semblait vouloir éviter à tout prix. Son regard embrassa l'horizon proche de rochers alignés et de bâtiments entassés entre les niveaux.

Lamorak dit :

— N'est-ce pas une résidence privée, là-bas ?

Blei ne regarda pas dans la direction qu'il montrait.

Lamorak dit :

— Il me semble que c'est la plus grande que j'aie encore vue ici. Pourquoi se trouve-t-elle sur un niveau industriel ?

Rien que cela en faisait un fait remarquable. Il avait déjà constaté qu'à Elsevere, les niveaux étaient strictement divisés en niveaux résidentiels, agricoles et industriels.

Il regarda en arrière et cria :

— Conseiller Blei !

Le conseiller s'éloignait, et Lamorak le rattrapa en hâtant le pas.

— Qu'est-ce qui ne va pas, monsieur ?

Blei grommela :

— Je sais que je suis grossier. Veuillez m'excuser. C'est qu'il y a des questions qui m'absorbent…

Il maintenait son allure rapide.

— Concernant *ses* exigences.

Blei s'arrêta pile.

— Qu'est-ce que vous savez de cette histoire ?

— Rien de plus que ce que je vous ai dit. C'est ce que j'ai lu dans le journal.

Blei grommela quelque chose entre ses dents.

Lamorak dit :

— Ragusnik ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

Blei poussa un profond soupir.

— Je suppose qu'il vaut mieux que je vous mette au courant. C'est humiliant et extrêmement embarrassant. Le Conseil pensait que ça s'arrangerait rapidement, qu'on n'avait pas besoin de retarder votre visite, et que vous n'aviez nul besoin de savoir ou de vous intéresser à cela. Mais il y a bientôt une semaine de ça. Je ne sais pas ce qui va se passer, et, malgré les apparences, il serait peut-être préférable que vous partiez. Il n'y a aucune raison pour quelqu'un d'Outremonde de risquer sa vie.

Le Terrien eut un sourire incrédule.

— Risquer ma vie ? Dans ce petit monde, si travailleur et pacifique ? Je ne parviens pas à le croire.

Le conseiller elsevérien dit :

— Je vais vous expliquer. Je crois que c'est préférable.

Il détourna la tête.

— Comme je vous l'ai dit, tout, à Elsevere, doit être remployé. Vous comprenez cela.

— Oui.

— Et cela inclut… euh… les déchets humains.

— Cela va de soi, dit Lamorak.

— L’eau en est extraite par distillation et absorption. Ce qui reste est transformé en engrais pour la levure ; on en utilise certaines parties pour faire des matières organiques et autres produits dérivés. Les usines que vous voyez se consacrent à cela.

— Eh bien ?

Quand il était arrivé à Elsevere, Lamorak avait d’abord ressenti une certaine difficulté à boire de l’eau, parce qu’il se doutait d’où elle venait ; mais il avait dominé cette répulsion assez facilement. Après tout, sur la Terre aussi, on tirait de l’eau de toutes sortes de substances peu ragoûtantes.

Blei continua, parlant avec de plus en plus de difficulté :

— Igor Ragusnik est chargé des transformations industrielles concernant les excréments eux-mêmes. Cette charge est dans sa famille depuis le début de la colonisation d’Elsevere. L’un des premiers colons fut Mikhail Ragusnik, et il… il…

— Il était chargé de la récupération des excréments.

— Oui. Maintenant, cette résidence que vous avez remarquée est celle de Ragusnik ; c’est la plus grande et la plus confortable de notre astéroïde. Ragusnik jouit de bien des privilèges que nous n’avons pas ; mais, après tout – soudain, la voix du conseiller prit une véhémence passionnée –, nous ne pouvons pas lui *parler.*

— Quoi ?

— Il demande l’égalité sociale complète. Il veut que ses enfants se mêlent aux nôtres, et que nos femmes rendent visite à la sienne… Oh !

Il termine sur un grognement de pur dégoût.

Lamorak pensa à l’article du journal qui n’avait pas même pu se résoudre à mentionner le nom de Ragusnik, ou à parler de ses exigences en termes spécifiques. Il dit :

— Je suppose qu’on l’a mis au ban de la société à cause de sa profession.

— Naturellement. Les excréments humains et…

Les mots moururent dans la gorge de Blei. Au bout d’un moment, il reprit plus calmement :

— En tant que Terrien, je suppose que vous ne comprenez pas.

— Mais en tant que sociologue, je crois que je comprends.

Lamorak pensa aux intouchables des Indes antiques, ceux qui maniaient les cadavres. Il pensa à la situation des porchers de l’ancienne Judée.

Il reprit :

— Je suppose qu'Elsevere ne veut pas céder à ces exigences.

— Jamais, dit Blei avec énergie. Jamais.

— Et alors ?

— Ragusnik a menacé d'interrompre ses opérations.

— En d'autres termes, de faire la grève.

— Oui.

— Est-ce que la situation serait grave ?

— Nous avons assez d'eau et de nourriture pour tenir pendant un certain temps ; la récupération n'est donc pas indispensable à cet égard. Mais les excréments s'accumulent vite ; ils pourraient infecter l'astéroïde tout entier. Après des générations de contrôle rigoureux des maladies infectieuses, nous n'avons pas une grande résistance aux microbes. Si une épidémie se déclarait – et il s'en déclarerait fatalement une – nous mourrions par centaines.

— Est-ce que Ragusnik a conscience de cela ?

— Oui, évidemment.

— Et vous croyez qu'il mettra quand même sa menace à exécution ?

— Il est fou de rage. Il a déjà cessé le travail ; il n'y a pas eu de transformation des excréments depuis la veille de votre arrivée.

Le nez bulbeux de Blei renifla l'air ambiant, comme s'il y sentait déjà flotter une odeur d'excréments.

Lamorak renifla machinalement aussi, mais ne perçut aucune odeur.

Blei dit :

— Vous voyez qu'il serait plus sage que vous partiez. Bien entendu, nous sommes très humiliés d'avoir à vous faire une pareille suggestion.

Mais Lamorak dit :

— Attendez ; pas tout de suite. Grands dieux, cette affaire m'intéresse beaucoup sur le plan professionnel. Est-ce que je peux parler à Ragusnik ?

— Sous aucun prétexte, répliqua Blei, alarmé.

— Mais j'aimerais comprendre la situation. Les conditions sociologiques qui règnent ici sont uniques et ne peuvent pas être recréées ailleurs. Au nom de la science…

— Que voulez-vous dire par : lui parler ? Vous suffirait-il de communiquer avec lui par télévision ?

— Oui.

— Je vais demander au Conseil, grommela Blei.

Mal à l'aise, ils étaient tous assis autour de Lamorak, leurs visages dignes et austères profondément marqués par l'angoisse. Blei, assis au milieu d'eux, évitait ostensiblement le regard du Terrien.

Le conseiller en chef – cheveux gris, visage profondément ridé, cou décharné – dit d'une voix douce :

— S'il existe un moyen, de par vos propres convictions, de le persuader, monsieur, nous en serions très heureux. Mais ne laissez entendre, en aucun cas, que nous céderons en quelque façon.

Un rideau diaphane tomba entre Lamorak et le Conseil, à travers lequel Lamorak pouvait toujours distinguer la silhouette des conseillers.

Mais il se tourna brusquement vers le récepteur placé devant lui. Il s'anima.

Une tête y apparut, en couleurs et très réaliste. Un visage puissant et basané, avec un menton massif hérissé d'une barbe de plusieurs jours, et des lèvres rouges et épaisses dessinant une ligne ferme et horizontale.

L'image demande, d'un ton soupçonneux :

— Qui êtes-vous ?

Lamorak dit :

— Je m'appelle Steven Lamorak. Je suis un Terrien.

— Un homme d'Outremonde ?

— C'est exact. Je visite Elsevere. Vous êtes Ragusnik ?

— Igor Ragusnik, pour vous servir, dit l'image d'un ton moqueur. Sauf que le service est interrompu, et qu'il ne reprendra pas avant que ma famille et moi soyons traités comme des êtres humains.

Lamorak dit :

— Est-ce que vous avez conscience du danger que vous faites courir à Elsevere ? Les possibilités d'épidémies ?

— La situation peut redevenir normale en vingt-quatre heures, s'ils me laissent accéder à l'humanité. C'est à eux de corriger la situation.

— Vous avez l'air d'être un homme instruit, Ragusnik.

— Et alors ?

— On m'a dit qu'aucun confort matériel ne vous est refusé. Vous êtes logé, vêtu et nourri mieux que personne à Elsevere. Vos enfants reçoivent la meilleure éducation.

— D'accord, mais tout cela, par l'intermédiaire de servomécanismes. Et on nous envoie des petites orphelines au berceau à soigner, pour qu'elles deviennent nos femmes quand elles seront grandes. Et elles meurent jeunes, de solitude. Pourquoi ?

Il y avait soudain une véhémence passionnée dans sa voix.

— Pourquoi devons-nous vivre dans l'isolement comme si nous étions des monstres, indignes d'être approchés par des êtres humains ? Ne sommes-nous pas des êtres humains comme les autres, avec les mêmes besoins, les mêmes désirs et les mêmes sentiments ? Est-ce que nous ne remplissons pas une

fonction honorable et utile… ?

Un concert de bruyants soupirs s'éleva derrière Lamorak. Ragusnik les entendit et éleva la voix.

— Je vous vois là derrière, membres du Conseil. Répondez-moi : n'est-ce pas une fonction honorable et utile ? C'est *vos* excréments qui sont transformés en nourriture pour *vous*. L'homme qui purifie la corruption est-il pire que celui qui la produit ? Ecoutez-moi, conseillers : je ne céderai pas. Que tout Elsevere meure de maladie – y compris mon fils et moi-même si c'est nécessaire – mais je ne céderai pas. Il vaut mieux pour ma famille mourir de maladie que continuer à vivre ainsi.

Lamorak l'interrompit.

— Vous vivez comme cela depuis votre naissance, n'est-ce pas ?

— Et même ?

— Vous devez vous y être habitué.

— Jamais. Résigné, peut-être. Mon père était résigné ; et je me suis résigné pendant un temps ; mais je regarde mon fils, mon fils unique, qui n'a pas un seul camarade de jeu. Moi, je pouvais jouer avec mon frère, mais mon fils n'aura jamais personne, et je ne suis plus résigné. J'en ai fini d'Elsevere, et j'en ai fini de ces discussions.

Le récepteur s'éteignit.

Le visage du conseiller en chef avait prit le teint jaunâtre de la vieillesse. Lui et Blei étaient les deux seuls conseillers qui restaient avec Lamorak. Le conseiller en chef dit :

— Cet homme est fou ; je ne sais pas comment le contraindre.

Un verre de vin était posé à côté de lui ; en le portant à ses lèvres, il en répandit quelques gouttes, qui vinrent maculer de taches pourpres son pantalon blanc.

Lamorak dit :

— Est-ce que ses demandes sont tellement déraisonnables ? Pourquoi ne peut-il pas être accepté dans votre société ?

Les yeux de Blei flambèrent de rage.

— Un négociant en excréments !

Puis il haussa les épaules.

— Vous êtes un Terrien.

Il dit :

— Est-ce que Ragusnik a personnellement affaire avec les excréments ? Je veux dire, est-ce qu'il y a contact physique ? Certainement que tout doit être fait mécaniquement, par des machines.

— Bien entendu, dit le conseiller en chef.

— Alors, quelle est exactement la fonction de Ragusnik ?

— Il règle manuellement les contrôles qui assurent le bon fonctionnement des machines. Il établit un roulement dans les machines pour que les réparations puissent être effectuées ; il modifie le rendement suivant l'heure du jour ; il fait correspondre la production à la demande.

Il ajouta tristement :

— Si nous avions la place de faire une machinerie dix fois plus complexe, tout cela pourrait se faire automatiquement ; mais ce serait une telle perte d'espace.

— Mais même comme ça, insista Lamorak, tout ce que Ragusnik a à faire, c'est de pousser des boutons, de couper des contacts, et autres choses de ce genre.

— Oui.

— Alors, son travail n'est pas différent de celui des autres Elsevériens.

Blei dit avec raideur :

— Vous ne comprenez pas.

— Et pour ça, vous allez risquer la vie de vos enfants ?

— Nous n'avons pas le choix, dit Blei.

Sa voix était suffisamment angoissée pour que Lamorak comprît que la situation était pour lui un martyre, mais qu'il n'avait en effet pas le choix.

Lamorak haussa les épaules avec dégoût.

— Alors, brisez la grève. Forcez-le.

— Comment ? dit le conseiller en chef. Qui accepterait de le toucher ou de s'approcher de lui ? Et si nous le tuons par une explosion à distance, en quoi cela nous aidera-t-il ?

Lamorak dit d'un ton pensif :

— Est-ce que vous savez comment faire marcher sa machinerie ?

Le conseiller en chef se leva d'un bond.

— Moi ? vociféra-t-il.

— Je ne pensais pas à *vous* en particulier, cria Lamorak à son tour. J'utilisais le pronom dans un sens indéfini. Est-ce que *quelqu'un* pourrait apprendre à faire fonctionner la machinerie de Ragusnik ?

Lentement, toute passion disparut de la voix du conseiller en chef.

— Ce doit être dans les livres, j'en suis certain – mais je peux vous assurer que je ne m'en suis jamais occupé.

— Alors, est-ce que quelqu'un ne pourrait pas en apprendre le fonctionnement et se substituer à Ragusnik jusqu'à ce qu'il cède ?

Blei dit :

— Qui accepterait de faire une chose pareille ? Pas moi, quelles que soient les circonstances.

Lamorak eut une pensée fugitive pour certains tabous terriens, presque aussi puissants. Il pensa au cannibalisme, à l'inceste, à l'homme pieux maudissant Dieu. Il dit :

— Mais vous devez avoir prévu l'éventualité d'une vacance dans la charge de Ragusnik. Supposez qu'il meure ?

— Alors, son fils lui succéderait automatiquement, ou son plus proche parent, dit Blei.

— Et s'il n'avait pas de parent adulte ? Et si toute sa famille mourait tout d'un coup ?

— Ça n'est jamais arrivé ; et ça n'arrivera jamais.

— Si ce danger menaçait, nous pourrions peut-être placer un ou deux bébés chez les Ragusnik, pour qu'ils soient élevés en vue de cette profession.

— Ah… Et comment choisiriez-vous le bébé ?

— Parmi les enfants des femmes qui sont mortes en couches, comme nous le faisons pour la future femme de Ragusnik.

— Alors, choisissez maintenant un substitut à Ragusnik, par tirage au sort, dit Lamorak.

Le conseiller en chef s'écria :

— *Non ! Impossible !* Comment pouvez-vous faire une suggestion pareille ? Quand nous choisissons un bébé, ce bébé est élevé dans ce mode de vie ; il n'en connaît pas d'autre. Or, à ce point, nous serions obligés de choisir un adulte, et de lui imposer le mode de vie de Ragusnik. Non, Dr. Lamorak, nous ne sommes ni des monstres ni de sombres brutes.

Inutile, pensa Lamorak, impuissant. *Inutile, à moins que…*

Il ne put se résoudre à considérer sur-le-champ ce *à moins que.*

Cette nuit-là, Lamorak dormit à peine. Ragusnik ne demandait que la reconnaissance de ses droits humains élémentaires. Mais en regard, il y avait trente mille Elsevériens qui risquaient la mort.

La vie de trente mille personnes d'un côté ; les justes droits d'une famille de l'autre. Pouvait-on dire que trente mille personnes soutenant une telle injustice méritaient la mort ? Injustice suivant quels critères ? Ceux de la Terre ? D'Elsevere ? Et Lamorak avait-il le droit de juger ?

Et Ragusnik ? Il était prêt à laisser mourir trente mille personnes, des femmes et des hommes qui ne faisaient qu'accepter une situation qu'on leur avait appris à accepter, et qu'ils n'auraient pas pu changer s'ils l'avaient voulu.

Et des enfants, qui n'avaient absolument rien à voir dans tout ça.

Trente mille personnes d'un côté ; une seule famille de l'autre.

Lamorak prit sa décision, pratiquement poussé par le désespoir ; dans la matinée, il appela le conseiller en chef.

Il dit :

— Monsieur, si vous pouvez trouver un remplaçant, Ragusnik verra qu'il a perdu toutes ses chances de vous imposer une décision en sa faveur et il reprendra le travail.

— Il ne peut pas y avoir de remplaçant, soupira le conseiller en chef. Je vous l'ai déjà expliqué.

— Pas parmi les Elsevériens, non, mais je ne suis pas elsevérien ; pour moi, ça n'a pas d'importance. Je vais le remplacer.

Ils étaient tout excités, beaucoup plus que Lamorak lui-même. Ils lui demandèrent une bonne douzaine de fois s'il parlait sérieusement.

Lamorak ne s'était pas rasé et il se sentait écœuré.

— Mais bien sûr que je parle sérieusement. Et chaque fois que Ragusnik agira de cette façon, vous pourrez importer un remplaçant. Ce tabou n'existe dans aucun autre monde, et vous trouverez toujours autant de remplaçants temporaires que vous en voudrez si vous y mettez le prix.

(Il trahissait un homme honteusement exploité, il le savait. Mais il se répétait désespérément : À part cet ostracisme, il est très bien traité. Vraiment très bien.)

On lui donna les livres, et il passa six heures à lire et à relire. Ça n'aurait servi à rien de poser des questions. Aucun Elsevérien ne connaissait quoi que ce fût sur ce travail, à part ce qu'il y avait dans les livres ; et tous semblaient gênés si on s'aventurait seulement à mentionner quelques détails.

— Maintenir le galvanomètre A-2 à zéro tout le temps que dure le signal rouge de la longe-hurlante, lut Lamorak. Bon, qu'est-ce que c'est qu'une longe-hurlante ?

— Il y aura une pancarte, grommela Blei.

Et les Elsevériens se regardèrent par en dessous, et s'absorbèrent dans la contemplation de leurs mains.

Ils le quittèrent bien avant d'atteindre les petites pièces qui avaient servi de quartier général à des générations de Ragusnik, au service de leur monde. Il avait des instructions détaillées concernant les endroits où il fallait tourner et les niveaux à atteindre, mais ils restèrent en arrière et le laissèrent avancer seul.

Il examina toutes les pièces consciencieusement, identifiant les instruments et les contrôles, suivant les schémas dans le livre.

Voilà la longe-hurlante, pensa-t-il avec une sombre satisfaction. C’est en effet ce qu’annonçait une pancarte. Il y avait une façade semi-circulaire percée de trous qui, de toute évidence, devaient s’allumer de couleurs différentes. Mais alors, pourquoi « hurlante » ?

Il ne savait pas.

Quelque part, pensa Lamorak, *quelque part, les excréments s’accumulent, poussent contre les rouages et les sorties, contre les pipe-lines et les alambics, attendant d’être transformés d’une centaine de façons différentes. Pour le moment, ils ne font que s’accumuler.*

Non sans frissonner, il tira la première manette indiquée dans le livre sous le titre « Initiations ». Les murs et les planchers se mirent à frémir sourdement. Il tourna un bouton et les lumières s’allumèrent.

À chaque pas il consultait le manuel, bien qu’il le sût par cœur ; à chaque pas, des salles s’allumaient, et les aiguilles des cadrans se mettaient à bouger, et le bourdonnement se faisait plus fort.

Quelque part, dans les entrailles de l’usine, les excréments étaient aspirés dans les tuyauteries appropriées.

Un signal aigu résonna, et tira Lamorak, stupéfait, de sa pénible concentration. C’était le signal de communication, et il tripota son récepteur pour le brancher.

La tête de Ragusnik parut, stupéfaite ; puis, lentement, l’expression incrédule et choquée disparut de ses yeux.

— Alors, c’est donc ça !

— Je ne suis pas elsevérien, Ragusnik ; ça m’est égal de faire ça.

— Est-ce que ça vous regarde ? Pourquoi venez-vous vous en mêler ?

— Je suis de votre côté, Ragusnik, mais il faut que je le fasse.

— Pourquoi, si vous êtes de mon côté ? Sur votre monde, est-ce qu’on traite les gens comme on me traite ici ?

— Plus maintenant. Mais même si vous avez raison, il faut considérer les trente mille personnes qui vivent sur Elsevere.

— Ils auraient cédé ; vous avez anéanti ma seule chance.

— Ils n’auraient pas cédé. Et, d’une certaine façon, vous avez gagné ; maintenant, ils savent que vous êtes insatisfait. Jusqu’à maintenant, il ne leur était même pas venu à l’idée qu’un Ragusnik puisse être malheureux, ni qu’il puisse leur faire des ennuis.

— Et qu’est-ce que ça change qu’ils le sachent ? Maintenant, ils n’ont plus qu’à engager quelqu’un d’Outremonde à chaque fois.

Lamorak secoua violemment la tête. Il avait mûrement réfléchi à cela durant

les heures amères qu'il venait de vivre.

— Le fait qu'ils savent signifie que maintenant, les Elsevériens vont commencer à penser à vous ; certains vont commencer à se demander s'il est juste de traiter ainsi un être humain. Et si ils engagent des gens d'Outremonde, ils raconteront partout ce qui se passe sur Elsevere, et l'opinion publique galactique sera pour vous.

— Et alors ?

— Alors, la situation s'améliorera. Durant la vie de votre fils, les choses iront déjà beaucoup mieux.

— Durant la vie de mon fils ! dit Ragusnik, le visage décomposé. Et j'aurais pu l'obtenir tout de suite. Bon, j'ai perdu. Je vais reprendre le travail.

Lamorak se sentit immensément soulagé.

— Si vous voulez bien venir ici, monsieur, je vous rendrai votre charge, et je considérerai comme un honneur de vous serrer la main.

Ragusnik releva brusquement la tête, rayonnante d'une fierté lugubre.

— Vous m'appelez « monsieur » et offrez de me serrer la main. Mêlez-vous de vos affaires, Terrien, et laissez-moi à mon travail, car je ne serrerai pas la vôtre.

Lamorak s'en alla par où il était venu, soulagé que la crise soit finie, et pourtant profondément déprimé.

Il s'arrêta de surprise, quand il vit une section du corridor bloquée, de sorte qu'il ne pouvait pas passer. Il regarda autour de lui pour trouver un autre passage, puis, avec stupéfaction, entendit une voix amplifiée retentir au-dessus de sa tête.

— Dr. Lamorak, m'entendez-vous ? Ici, le conseiller Blei.

Lamorak leva les yeux. La voix venait de quelque haut-parleur invisible.

Il cria :

— Quelque chose ne va pas ? Vous m'entendez ?

— Je vous entends.

Instinctivement, Lamorak criait de toutes ses forces.

— Quelque chose ne va pas ? Ici, le chemin est bloqué. Est-ce qu'il y a des complications avec Ragusnik ?

— Ragusnik a repris le travail, dit la voix de Blei. La crise est finie, et vous devez vous préparer à partir.

— À partir ?

— À partir d'Elsevere ; on prépare un cosmonef à votre intention.

— Mais attendez.

Lamorak se sentait désorienté par cette précipitation soudaine des

événements.

— Je n'ai pas fini de rassembler les informations qui me sont nécessaires.

La voix de Blei dit :

— Nous n'y pouvons rien. Vous serez dirigé jusqu'au cosmonef et vos bagages vous seront envoyés par servomécanismes. Nous espérons… nous espérons…

Lamorak commençait à comprendre.

— Vous espérez *quoi ?*

— Nous espérons que vous ne ferez aucune tentative pour voir directement un Elsevérien quelconque ou lui parler de vive voix. Et, bien entendu, nous espérons que vous éviterez de nous mettre dans une situation embarrassante en essayant de revenir sur Elsevere dans l'avenir. Nous serons heureux de recevoir un de vos collègues si vous avez besoin d'autres informations nous concernant.

— Je comprends, dit Lamorak d'une voix blanche.

De toute évidence, il était lui-même devenu un Ragusnik. Il avait manœuvré les manettes qui, à leur tour, maniaient les excréments ; il était frappé d'ostracisme. Il était un croque-mort, un porcher, un intouchable.

Il dit :

— Au revoir.

La voix de Blei dit :

— Avant que vous partiez, Dr. Lamorak… de la part du Conseil d'Elsevere, je vous remercie de l'aide que vous nous avez apportée dans cette crise.

— Il n'y a pas de quoi, dit Lamorak avec amertume.

PRÉFACE À INTRODUISEZ LA TÊTE A DANS LE LOGEMENT B

À bien des égards, aucune de mes histoires ne naquit de façon plus étrange que celle que vous allez lire. C'est aussi la plus courte que j'aie jamais écrite – 350 mots seulement. Les deux se tiennent.

Voici comment c'est arrivé. Le 21 août 1957, je pris part à une discussion télévisée portant sur les moyens de répandre les connaissances scientifiques, diffusée par la WGBH, la station de télévision éducative de Boston. Il y avait avec moi John Hansen, écrivain spécialisé dans la rédaction des instructions nécessaires pour utiliser les machines, et David O. Woodbury, l'écrivain scientifique bien connu.

Nous déplorâmes en chœur l'imperfection de la plupart des écrits techniques et scientifiques, et l'on fit quelques commentaires sur ma propre prolixité. Avec ma modestie coutumière, j'attribuai entièrement ma réussite à une incroyable abondance d'idées jointe à une merveilleuse facilité d'écriture. Je déclarai imprudemment que je pouvais écrire une histoire n'importe où, n'importe quand, et dans n'importe quelles conditions imaginables. Le défi fut instantanément relevé, et l'on me demanda d'écrire une nouvelle, séance tenante, sous l'œil des caméras.

J'acceptai la gageure, et je me mis à écrire, en prenant pour thème le sujet de la discussion. Je dois dire que les deux autres ne firent rien pour me faciliter la tâche. Ils ne cessaient de m'interrompre à dessein, pour m'entraîner dans leur conversation et rompre le fil de mes idées, et moi, j'eus la vanité d'essayer de leur donner des réponses sensées, tout en continuant à griffonner.

Avant la fin de la demi-heure que dura l'émission, j'avais terminé mon histoire, et je la lus au micro (ce qui explique, d'ailleurs, qu'elle soit si courte), et c'est celle que vous allez lire sous le titre : Introduire la tête A dans le logement B. *Dans l'introduction qu'il écrivit lui-même pour cette nouvelle lors de sa parution dans* F & SF, *Mr. Boucher précisa qu'il l'imprimait telle quelle (je lui avais envoyé la version manuscrite, après en avoir tapé une copie pour moi) « sans même corriger son unique erreur grammaticale ». J'ai également*

conservé cette faute. C'est à vous de la trouver.

Pourtant, j'avais triché. (Voudrais-je vous mentir ?) Nous parlions tous les trois avant le début de l'émission, et, je ne sais pourquoi, il me vint à l'idée qu'on pourrait bien me demander d'écrire une histoire pendant l'émission. Aussi, par mesure de précaution, je passai quelques minutes à rassembler quelques idées.

En conséquence, quand ils me demandèrent d'écrire une nouvelle, j'avais déjà le sujet en tête. Il ne me restait plus qu'à fignoler les détails, la coucher sur le papier et la lire. Après tout, j'avais vingt minutes devant moi.

Première publication : The Magazine of Fantasy and Science Fiction, *décembre 1957.* Copyright *1957 par Fantasy House, Inc. Publié en France dans* Fiction *n° 78.*

INTRODUISEZ LA TÊTE A DANS LE LOGEMENT B

Dave Woodbury et John Hansen, grotesques dans leurs combinaisons spatiales, supervisaient avec anxiété le déchargement d'une grande caisse, qui, se balançant lourdement, avait quitté le cosmonef pour s'abaisser lentement dans le sas à air. Ils venaient de tirer près d'un an à la Station spatiale A5, et il était compréhensible qu'ils fussent fatigués d'un matériel de filtrage qui ne filtrait pas, de bassins hydroponiques qui fuyaient et de générateurs d'air qui bourdonnaient constamment et stoppaient occasionnellement.

— Rien ne marche, disait Woodbury d'un air lugubre, parce qu'on assemble tout nous-mêmes à la main.

— En suivant des instructions, ajoutait Hansen, rédigées par un idiot.

Ils avaient évidemment de bonnes raisons de se plaindre. Ce qui coûte le plus cher, à bord d'un cosmonef, c'est la place, aussi tous leurs équipements leur étaient-ils envoyés en pièces détachées pour prendre moins de place. Tout devait être assemblé à la station même, avec des mains maladroites, des outils inadéquats, et, pour tout secours, des instructions de montage confuses et ambiguës.

Inlassablement, Woodbury avait écrit des lettres de protestations auxquelles Hansen avait ajouté les adjectifs *ad hoc*, et des requêtes officielles demandant qu'on porte remède à la situation avaient fini par atteindre la Terre.

Et la Terre avait répondu. On avait conçu un robot spécial, pourvu d'un cerveau positronique, bourré de toutes les connaissances nécessaires à l'assemblage de n'importe quelle machine démontée jamais inventée.

Ce robot était dans la caisse qu'on était en train de décharger, et Woodbury tremblait d'émotion tandis que le sas à air se refermait sur elle.

— D'abord, dit-il, on va lui faire réviser l'auto-cuiseur, et ajuster le dispositif de cuisson des steaks, pour qu'on puisse les manger saignants au lieu de brûlés.

Ils entrèrent dans la station et attaquèrent la caisse par touches délicates de leurs baguettes démoléculisantes, afin d'être bien sûrs qu'aucun précieux atome de leur robot spécial d'assemblage ne fût endommagé.

La caisse s'ouvrit !

Et à l’intérieur, il y avait cinq cents pièces détachées et une feuille d’instructions confuses et ambiguës pour l’assemblage.

PRÉFACE À LE SORCIER À LA PAGE

On m'a fréquemment accusé (à ma grande surprise) d'écrire avec humour. Oh, bien sûr, j'essaie, j'essaie, mais seulement avec beaucoup de prudence, et, pendant longtemps, je crus que personne ne l'avait remarqué.

Voyez-vous, il n'y a pas de marge de sécurité pour l'humour. On peut essayer d'écrire un suspense, tomber un peu à côté de la cible, et se retrouver avec un suspense modéré. De même, on peut se retrouver avec une histoire modérément romanesque, modérément passionnante, modérément mystérieuse, et même modérément science-fictive.

Mais qu'arrive-t-il quand on manque la cible de l'humour ? Le résultat est-il modérément humoristique ? Bien sûr que non ! La remarque pas-tout-à-fait-humoristique, la repartie pas-tout-à-fait-spirituelle, l'épisode pas-tout-à-fait-bouffon, sont, respectivement, lugubre, stupide et ridicule.

Alors, est-ce que je m'en vais proclamer étourdiment sur tous les toits que je vise une cible où il faut mettre à coup sûr dans le mille, et qui n'est pas plus facile à atteindre que de mettre dans le mille ? Certainement pas ! Je suis fantastiquement courageux, mais je ne suis pas idiot !

C'est pourquoi je n'ai essayé qu'occasionnellement d'être drôle, et généralement d'un humour gentil et discret (comme dans : Personne ici, sauf…,). *Les rares fois où j'ai tenté d'écrire une histoire drôle de bout en bout, je n'ai jamais été complètement satisfait.*

C'est pourquoi, pour la plupart, mes nouvelles sont restées sobres et graves (comme vous pouvez vous en rendre compte).

Pourtant, je n'ai jamais complètement renoncé non plus. Un jour, à l'instigation de Mr. Boucher, je tentai de me faire la main sur une parodie de Gilbert et Sullivan, et finalement (à mon goût du moins) je réussis sans réserve. Je relus ma nouvelle en riant de bon cœur.

Ça y était. J'avais trouvé ma voie dans l'humour. Tout ce que j'avais à faire, c'était de prendre un style pseudo-victorien légèrement exagéré, et je découvris que je n'avais aucun mal à être drôle.

Me suis-je pour autant immédiatement lancé dans une vraie carrière

d'humoriste de la science-fiction ? Pas du tout. Je n'accrus pas la place de l'humour, et restai, la plupart du temps, sobre et grave. C'est toujours ce que je fais de mieux.

Pourtant, au milieu des années 60, j'entrepris d'écrire une série d'articles pour TV Guide, *tous consacrés à ce genre d'humour, et je les adore. (À ce propos, il arrive qu'on me prenne à partie parce que j'avoue, tout bonnement et sans artifice, que j'aime mes histoires, mais pourquoi ne l'avouerais-je pas ? Serait-il concevable que je passe soixante-dix heures par semaine à écrire et à faire des lectures préparatoires, si je* n'aimais pas *ce que j'écris ? Allons donc !)*

Pour finir, encore un mot sur : Le Sorcier à la page. *Il n'est pas indispensable de lire d'abord* Le Sorcier *de Gilbert et Sullivan, mais, si vous le faisiez, ma nouvelle ne vous en semblerait que plus drôle (je crois), et je voudrais mettre toutes les chances de son côté.*

Première publication : The Magazine of Fantasy and Science Fiction, *juillet 1958.* Copyright *1958 par Mercury Press, Inc. Publié en France dans* Fiction *n° 70.*

LE SORCIER À LA PAGE

Cela m'a toujours plongé dans la perplexité que Nicholas Nitely, bien que juge de paix, fût célibataire. L'atmosphère de sa profession, si l'on peut dire, avait l'air si propice au mariage qu'il semblait difficile qu'il échappât pour toujours à la douceur des liens conjugaux.

Quand, un gin-tonic à la main, je lui fis récemment part de cette remarque, au club, il me dit :

— Mais c'est que j'y ai échappé de justesse il n'y a pas si longtemps.

Et sur ce, il poussa un gros soupir.

— Oh ! vraiment ?

— Une belle jeune fille, douce, intelligente et pure, néanmoins des plus ardentes, aussi bien que d'un physique propre à réveiller les sens même d'un vieux barbon comme moi.

Je dis :

— Comment se fait-il que vous ne l'ayez pas gardée ?

— Je n'avais pas le choix.

Il me fit un doux sourire, et son teint rose et doux, ses cheveux gris et doux, ses yeux bleus et doux se combinèrent pour lui donner un air qui ressemblait à la sainteté. Il dit :

— Voyez-vous, la faute en incombe, en réalité, à son fiancé…

— Ah ! elle était fiancée à un autre…

— … et au Pr. Wellington Johns qui, bien qu'endocrinologiste, était une sorte de sorcier moderne. En fait, c'est bien ce qu'il était…

Il soupira, but une petite gorgée dans son verre, et tourna vers moi le visage vide et joyeux de quelqu'un qui s'apprête à changer de sujet de conversation.

Je dis avec fermeté :

— Mais, Nitely, mon vieux, vous ne pouvez pas en rester là. Je veux en savoir plus sur votre belle jeune fille – sur la chair et le sang que vous avez perdus.

Ce jeu de mots (un des plus abominables que j'aie jamais commis) le fit grimacer, et il se réconforta en commandant un autre verre.

— Vous comprenez, dit-il, il y a certains détails que je n'ai appris que plus

tard.

Le Pr. Wellington Johns avait un grand nez proéminent, deux yeux sincères, et le don de faire toujours paraître ses vêtements trop grands pour lui. Il dit :

— Mes chers enfants, l’amour n’est qu’une question de produits chimiques.

Ses chers enfants, qui étaient en réalité ses étudiants et non pas ses enfants, s’appelaient Alexander Dexter et Alice Sanger. Tels qu’ils se présentaient, assis main dans la main, ils avaient l’air bourrés de produits chimiques. Ils avaient peut-être quarante-cinq ans à eux deux, partagés par moitiés égales, et inévitablement Alexander s’exclama :

— *Vive la chimie !*

Le Pr. Johns eut un sourire réprobateur.

— Ou plutôt, l’endocrinologie. Les hormones, après tout, affectent nos émotions, et il n’est pas étonnant que l’une d’elles stimule spécifiquement ce sentiment que nous appelons l’amour.

— Mais c’est si peu romanesque, murmura Alice. Je suis sûre que je n’ai besoin d’aucune hormone.

Et elle leva sur Alexander des yeux languissants.

— Ma chère enfant, dit le professeur, votre sang en était lourdement chargé au moment où, comme on dit, vous êtes tombée amoureuse. Ces sécrétions ont été stimulées par – pendant un moment, il chercha soigneusement ses mots, étant un homme d’une moralité parfaite – par quelque facteur appartenant au milieu où vous vous trouviez, dont ce jeune homme, et, une fois que le processus eût été mis en route par le facteur hormonal, il s’est continué par l’effet de l’inertie. Je pourrais facilement reproduire cet effet.

— Oh ! monsieur le Professeur, dit Alice d’un ton doucement affectueux, ce serait merveilleux de vous voir essayer…

Et elle serra timidement la main d’Alexander.

— Je ne veux pas dire, continua le professeur en toussotant pour dissimuler son embarras, que je tenterais personnellement de recréer – ou plutôt de reproduire – les conditions qui ont provoqué cette sécrétion naturelle de l’hormone. J’entends plutôt que je pourrais faire une injection sous-cutanée de cette hormone, ou même l’administrer par voie buccale, puisqu’il s’agit d’une hormone stéroïdé. J’ai, voyez-vous – et ici, il ôta ses lunettes qu’il se mit à essuyer avec fierté –, isolé et purifié l’hormone en question.

Alexander se dressa tout d’une pièce.

— Monsieur le Professeur ! Et vous n’en avez rien dit ?

— Il me faut en savoir davantage sur elle.

— Voulez-vous dire, fit Alice, dont les doux yeux noisette brillaient de

ravissement, que vous pouvez faire ressentir à tout le monde ces merveilleuses délices et la céleste tendresse de l'amour véritable à l'aide d'une… d'une pilule ?

Le professeur dit :

— Je peux en effet reproduire l'émotion à laquelle vous faites allusion en des termes que je n'hésiterai pas à qualifier d'écœurants.

— Alors, pourquoi ne le faites-vous pas ?

Alexander eut un geste de protestation.

— Mais, ma chérie, votre enthousiasme vous égare. Notre bonheur présent et notre union future vous font oublier certaines vérités terre à terre. S'il arrivait qu'une personne mariée, par erreur, absorbe cette hormone…

Le Pr. Johns dit, avec un rien de hauteur :

— Permettez-moi de vous expliquer tout de suite que mon hormone, ou mon principe amatogénique, ainsi que je l'ai baptisé… (Car, le professeur, semblable en cela à bien d'autres savants, avait des faiblesses pour les subtilités ésotériques de la philologie classique.)

— Appelez cela philtre d'amour, monsieur le Professeur, dit Alice avec un sourire suave.

— … que mon principe cortical amatogénique, reprit le Pr Johns d'un ton sévère, n'a aucun effet sur les individus mariés. L'hormone ne peut pas agir si elle est paralysée par d'autres facteurs, et le mariage est, certes, un facteur qui paralyse l'amour.

— En effet, c'est ce que j'ai entendu dire, fit gravement Alexander, mais j'ai l'intention de réfuter cette croyance impie avec ma chère Alice.

— Alexander, dit Alice, mon amour !

Le professeur reprit :

— Je veux dire que le mariage paralyse l'amour extra-conjugal.

Alexander dit :

— Pourtant il est venu à mes oreilles que ce n'est pas toujours le cas.

Alice, choquée, s'écria :

— Alexander !

— Seulement dans des cas très rares, ma chérie, et parmi les gens qui n'ont pas fréquenté l'université.

Le professeur dit :

— Le mariage ne paralyse peut-être pas certaine misérable attirance sexuelle ou des tendances négligeables à la légèreté, mais l'amour véritable, ainsi que l'a défini Miss Sanger, est un sentiment qui ne peut pas fleurir quand le souvenir d'une épouse austère et de vilains marmots hante le subconscient.

— Voulez-vous dire, demanda Alexander, que si vous administriez votre

philtre d'amour – pardon, votre principe amatogénique – à un certain nombre d'individus pris au hasard, seuls les célibataires seraient affectés ?

— C'est exact. J'ai fait des expériences sur certains animaux qui, sans passer consciemment par les rites du mariage, n'en forment pas moins des attachements de nature monogamique. Eh bien, ceux dont les attachements sont déjà formés ne sont pas affectés.

— Oh ! monsieur le Professeur, j'ai une merveilleuse idée ! Demain soir, il y a un bal à l'université. Il y aura au moins cinquante couples présents, la plupart non mariés. Versez votre philtre dans le punch.

— Comment ? Avez-vous perdu l'esprit ?

Mais Alice s'était enflammée.

— Quelle idée céleste, monsieur le Professeur ! Penser que tous mes amis ressentiront ce que je sens ! Monsieur le Professeur si vous faites cela, vous êtes un ange du ciel ! Mais Alexander, les gens ne risquent-ils pas de perdre un peu le contrôle de leurs sentiments ? Certains de nos camarades sont assez ardents, et, à la faveur de la découverte de l'amour, s'ils devaient se laisser aller à… enfin… s'embrasser…

Le Pr. Johns dit avec indignation :

— Ma chère Miss Sanger ! Votre imagination s'échauffe trop vite. Mon hormone ne provoque que des sentiments conduisant au mariage, et non à l'expression de quoi que ce soit d'inconvenant.

— Je vous demande pardon, murmura Alice, confuse. J'aurais dû me rappeler, monsieur le Professeur, que vous êtes l'homme le plus moral que je connaisse – à part, bien entendu, mon cher Alexander – et qu'aucune de vos découvertes scientifiques ne pourrait conduire à l'immoralité.

Elle avait l'air si repentant que le professeur lui pardonna sur-le-champ.

— Alors, vous le ferez, monsieur le Professeur ? dit Alexander d'un ton pressant. Après tout, en admettant que cela provoque un désir général de se marier, cela sera facile à arranger en demandant à Nicholas Nitely, un vieil et estimé ami de notre famille, d'assister à cette soirée sous un prétexte ou un autre. Il est juge de paix, et peut facilement obtenir les papiers.

— J'hésite pourtant, dit le professeur, qui de toute évidence faiblissait, à accomplir cette expérience sans le consentement de ceux qu'elle concerne. C'est un manquement à l'éthique.

— Mais vous ne feriez que leur apporter de la joie. Et l'atmosphère morale de l'université s'en trouverait fortifiée. Car il est certain qu'en l'absence d'inclinations évidentes pour le mariage, il arrive parfois, à l'université, que la constante promiscuité fasse naître un certain danger de… de…

— Oui, il y a aussi cela, dit le professeur. Eh bien, je ferai l'expérience avec

une solution diluée. Après tout, les résultats en seront peut-être immensément bénéfiques pour la science, et, comme vous le dites, également bénéfiques pour la morale.

Alexander dit :

— Et, bien entendu, Alice et moi nous boirons aussi du punch.

Alice dit :

— Oh ! Alexander ! un amour comme le nôtre n'a certainement pas besoin d'aide artificielle !

— Mais ce ne sera pas artificiel, mon âme. D'après monsieur le Professeur, la naissance de votre amour a été provoquée par une hormone semblable, quoique sécrétée dans des circonstances plus naturelles.

Alice devint toute rose.

— Mais alors, mon amour, quel besoin de recommencer ?

— Pour nous placer au-delà des vicissitudes du destin, ma bien-aimée.

— Certainement, mon adoré, que vous ne doutez pas de mon amour.

— Non, mon cœur, mais…

— *Mais ?* Est-ce à dire que vous n'avez pas confiance en moi, Alexander ?

— Bien sûr que j'ai confiance en vous, Alice, mais…

— *Mais ?* Encore mais !

Alice se leva, furieuse.

— Monsieur, si vous n'avez pas confiance en moi, je n'ai plus qu'à sortir…

Et elle sortit en effet, tandis que les deux hommes la regardaient stupéfaits.

Le Pr. Johns dit :

— J'ai bien peur que mon hormone, quoique indirectement, ait été la cause d'une rupture plutôt que d'un mariage.

Alexander avala sa salive d'un air malheureux, mais son orgueil le soutint.

— Elle reviendra, dit-il d'une voix caverneuse. Un amour comme le nôtre ne se brise pas si aisément.

Le bal de l'université était, bien entendu, l'événement de l'année. Les jeunes gens brillaient et les jeunes filles scintillaient. L'orchestre jouait des airs bien cadencés et les pieds touchaient à peine le sol. La joie était sans réserve.

Ou plutôt, sans réserve pour la plupart. Alexander Dexter était debout dans un coin, les yeux durs, le visage glacial. Grand et beau comme il était, aucune jeune fille ne l'approchait. On savait qu'il appartenait à Alice Sanger, et, pour rien au monde, une autre n'aurait braconné sur ses terres. Pourtant, où était Alice ?

Elle n'était pas venue avec Alexander, et l'orgueil d'Alexander lui interdisait de la chercher. Sous ses paupières sinistrement baissées, il ne pouvait que surveiller prudemment les couples qui circulaient.

Le Pr. Johns, dans un habit qui ne lui allait pas, bien qu'il eût été fait sur mesure, s'approcha de lui. Il dit :

— J'ajouterai mon hormone au punch un peu avant de porter le toast de minuit. Est-ce que Mr. Nitely est encore là ?

— Je l'ai vu il y a un instant. Dans son rôle de chaperon, il était fort absorbé à s'assurer que les couples dansant maintenaient les distances convenables. Quatre doigts, je crois, au point d'approche maximum. Mr. Nitely s'affairait diligemment à faire les mesures nécessaires.

— Très bien. Oh, j'ai négligé de vous demander si le punch était alcoolisé ? L'alcool aurait un effet adverse sur le principe amatogénétique.

Alexander, bien qu'il eût le cœur navré, trouva l'énergie nécessaire pour opposer un démenti flagrant à la flétrissure que cette déclaration aurait imprimée sur ses condisciples.

— Alcoolisé, monsieur le Professeur ? Ce punch a été composé suivant les principes auxquels tous les étudiants ont adhéré. Il ne contient que les jus de fruits les plus purs, du sucre raffiné, et une certaine quantité de zeste de citron – assez pour stimuler, mais trop peu pour provoquer l'ébriété.

— Très bien, dit le professeur. J'ai également ajouté à mon hormone un sédatif, destiné à endormir les sujets pendant que l'hormone agira. Quand ils se réveilleront, le premier individu qu'ils verront – j'entends le premier individu du sexe opposé, bien entendu – leur inspirera une pure et noble ardeur, qui ne pourra les conduire qu'au mariage.

Puis, comme il était près de minuit, il se fraya un chemin à travers les couples joyeux, tous observant l'écart réglementaire de quatre doigts, pour atteindre le bol de punch.

Alexander, triste à en pleurer, sortit sur le balcon. Ce faisant, il manqua Alice, qui quittait le balcon et rentrait dans la salle de bal par une autre porte.

— Minuit, cria une voix joyeuse. Un toast ! Un toast ! À l'avenir qui nous attend !

Ils se pressèrent tous autour du punch, et on passa les verres à la ronde.

— À l'avenir qui nous attend, reprirent-ils tous en chœur, et avec tout l'enthousiasme de jeunes étudiants, excités par le mélange explosif de jus de fruits pur, sucre raffiné, zeste de citron, sans oublier – bien entendu – le principe amatogénétique et le sédatif du professeur.

Quand les fumées du breuvage commencèrent à leur embuer le cerveau, ils se recroquevillèrent lentement par terre.

Alice resta seule debout, son verre à la main, les yeux humides des larmes qu'elle n'avait pas versées.

— Oh ! Alexander, Alexander ! Bien que vous doutiez de moi, vous êtes

quand même mon seul amour. Vous vouliez que je boive, et je boirai.

Puis, elle aussi, s'effondra sur le sol avec grâce.

Nicholas Nitely était parti à la recherche d'Alexander pour qui son tendre cœur s'inquiétait. Il l'avait vu arriver sans Alice, et il en avait déduit qu'il ne pouvait s'agir que d'une querelle d'amoureux. Il n'éprouva aucun effroi à laisser l'assemblée livrée à elle-même. Il ne s'agissait pas de jeunes excités, mais d'étudiants et d'étudiantes de bonne famille et de parfaite éducation, et on pouvait leur faire confiance pour observer l'écart réglementaire de quatre doigts.

Il trouva Alexander sur le balcon, contemplant maussadement le ciel constellé d'étoiles.

— Alexander, mon enfant.

Il mit sa main sur l'épaule du jeune homme.

— Cela ne vous ressemble pas. Ne vous laissez pas aller au découragement. Du courage, mon jeune ami, du courage.

Alexander baissa la tête en reconnaissant la voix du bon vieillard.

— Je sais que ce n'est pas viril, mais je brûle de voir Alice. Je me suis montré cruel à son égard, et je n'ai que ce que j'ai mérité. Mais pourtant, Mr. Nitely, si vous saviez…

Il plaça son poing fermé sur sa poitrine, à hauteur du cœur, incapable d'en dire davantage.

Nitely dit d'un air affligé :

— Croyez-vous que, parce que je suis célibataire, les douces émotions me soient inconnues ?

Détrompez-vous. Il fut un temps où, moi aussi, je connaissais l'amour et ses souffrances. Mais ne faites pas ce que j'ai fait autrefois, et ne permettez pas que l'orgueil vous sépare. Cherchez-la, mon enfant, et présentez-lui vos excuses. Ne devenez pas un vieux célibataire comme moi… Mais, tsitt, je ne veux pas me plaindre.

Alexander se redressa.

— Je suivrai vos conseils, Mr. Nitely. Je la chercherai.

— Alors, allez. Car, peu de temps avant de sortir, je crois bien l'avoir vue.

Le cœur d'Alexander sauta dans sa poitrine.

— Elle est peut-être en train de me chercher. J'irai… Mais non. Allez-y le premier, Mr. Nitely, pendant que je reprendrai mes esprits. Je ne voudrais pas qu'elle me voie pleurer comme une femme.

— Bien sûr, mon enfant.

Nitely s'arrêta à l'entrée de la salle, médusé. Une catastrophe universelle s'était-elle abattue sur l'assistance ? Cinquante couples étaient couchés par terre,

certains amoncelés les uns sur les autres, au mépris de toutes les bienséances.

Mais avant qu'il ait pu prendre la décision d'aller voir si le plus proche était mort, de sonner l'alarme, d'appeler la police, de faire n'importe quoi, ils se réveillèrent et se levèrent en chancelant.

Une seule resta immobile. Une jeune fille en blanc, sa tête blonde gracieusement posée sur son bras. C'était Alice Sanger, et Nitely se dirigea vers elle en toute hâte, sans prêter attention aux clameurs qui s'élevaient de toutes parts.

Il s'agenouilla près d'elle.

— Miss Sanger. Chère Miss Sanger. Etes-vous blessée ?

Elle ouvrit lentement ses beaux yeux et dit :

— Mr. Nitely ! Je n'avais jamais réalisé l'étendue de votre beauté.

— Moi ?

Nitely recula, horrifié, mais elle s'était relevée, et il y avait dans ses yeux une flamme que Nitely n'avait pas vue dans les yeux d'une femme depuis trente ans – et encore, bien faible.

Elle dit :

— Mr. Nitely, vous n'allez pourtant pas m'abandonner ?

— Non, non, dit Nitely, confus. Si vous avez besoin de moi, je resterai.

— J'ai besoin de vous. J'ai besoin de vous, de tout mon cœur et de toute mon âme. J'ai besoin de vous comme une fleur assoiffée a besoin de la rosée du matin. J'ai besoin de vous comme Thisbé avait besoin de Pyrame.

Nitely, continuant à battre en retraite, regarda autour de lui pour voir si quelqu'un avait pu entendre cette déclaration peu commune, mais personne ne semblait faire attention à eux. Pour autant qu'il pouvait en juger, l'air retentissait de déclarations similaires, dont certaines étaient même plus directes et plus énergiques.

Il était maintenant dos au mur, et Alice l'approcha de si près qu'elle enfreignit la règle des quatre doigts, elle enfreignit même la règle d'aucun-doigt-du-tout, et, à la pression mutuelle qui s'ensuivit, un certain je-ne-sais-quoi indéfinissable sembla s'éveiller chez Nitely.

— Miss Sanger. Je vous en prie.

— Miss Sanger ? Ne suis-je donc que Miss Sanger pour vous ? s'exclama Alice avec passion. Mr. Nitely ! Nicholas ! Je suis votre Alice, je suis à vous ! Epousez-moi ! Epousez-moi !

Partout retentissait le cri : « Epousez-moi ! Epousez-moi ! », et les jeunes gens s'assemblaient autour de Nitely, car ils savaient très bien qu'il était juge de paix. Ils criaient :

— Mariez-nous, Mr. Nitely ! Mariez-nous !

Il ne put que crier en retour :

— Je vais vous chercher des licences.

Ils s'écartèrent pour qu'il puisse accomplir ce devoir de miséricorde. Seule Alice le suivit.

Nitely rencontra Alexander à la porte, et le renvoya à l'air frais du dehors. Le Pr. Johns les rejoignit à ce moment.

Nitely dit :

— Alexander, professeur Johns, il arrive la chose la plus extraordinaire…

— Oui, dit le professeur, son bon visage rayonnant de joie. L'expérience est un succès complet. Le principe agit beaucoup plus activement chez les humains, en fait, que sur mes animaux de laboratoire.

Remarquant la confusion de Nitely, il expliqua brièvement ce qui s'était passé.

Nitely écouta et marmonna :

— Etrange, étrange. Tout cela ne me semble pas inconnu.

Il se prit le front à deux mains, mais cela ne lui fut d'aucun secours.

Alexander s'approcha doucement d'Alice, mourant d'envie de la presser sur sa puissante poitrine, tout en sachant qu'une jeune fille aussi bien élevée ne pouvait pas consentir à une telle manifestation d'émotion de la part d'un homme qui ne s'était pas encore fait pardonner.

Il dit :

— Alice, mon amour perdu, si vous pouviez trouver dans votre cœur…

Mais elle recula, évitant ses bras qui n'étaient pourtant tendus que pour l'implorer. Elle dit :

— Alexander, j'ai bu le punch. C'était votre désir.

— Vous n'auriez pas dû. J'ai eu tort, tellement tort.

— Mais je l'ai bu, Alexander, et, oh ! je ne pourrai jamais être à vous !

— Jamais être à moi ? Qu'est-ce que cela signifie ?

Et Alice, saisissant le bras de Nitely, s'y cramponna avidement.

— Mon âme est indissolublement liée à celle de Mr. Nitely, de Nicholas, veux-je dire. Je ne peux pas résister à ma passion pour lui, à la passion de l'épouser. Elle dévaste tout mon être.

— Seriez-vous infidèle ? s'exclama Alexander, incrédule.

— Vous êtes cruel de dire « infidèle », sanglota Alice. Je ne peux pas m'en empêcher.

— Non, en effet, dit le Pr. Johns, qui avait écouté tout cela au comble de la consternation, après avoir fini de tout expliquer à Nitely. Elle ne peut pas s'en empêcher. Il s'agit en effet d'une manifestation endocrinologique.

— En effet, il en est bien ainsi, dit Nitely, lui-même aux prises avec des manifestations endocrinologiques de son cru. Là, là, ma… ma chère.

Il tapota la tête d'Alice d'un air paternel, et quand elle leva vers lui son séduisant visage, il considéra brièvement s'il ne serait pas paternel – et même amical – de presser ces lèvres contre les siennes, en un chaste baiser.

Mais Alexander, le cœur au désespoir, s'écria :

— Vous êtes infidèle, infidèle – infidèle comme Cressida !

Et il sortit en courant.

Nitely l'aurait suivi, mais Alice lui jeta ses bras autour du cou, et appliqua sur ses lèvres qui se tendaient lentement, un baiser qui n'était certainement pas filial.

Ni amical, d'ailleurs.

Ils arrivèrent au petit cottage de célibataire de Nitely, avec sa chaste pancarte : Juge de Paix, gravée en lettres gothiques, son air paisible et mélancolique, sa propreté sereine et son petit poêle sur lequel une bouilloire fut prestement placée de la main gauche même de Nitely (son bras droit étant toujours fermement maintenu par Alice, qui, avec une astuce bien supérieure à son âge, avait trouvé là un moyen sûr de l'empêcher de s'enfuir par la porte).

Par la porte ouverte de la salle à manger, on voyait le bureau de Nitely, dont les murs étaient couverts de livres consacrés à l'étude et à de paisibles et doux loisirs.

De nouveau, la main de Nitely (sa main gauche), se porta à son front.

— Ma chère, dit-il à Alice, il est étrange que – si vous vouliez bien un peu desserrer votre étreinte, mon enfant, pour que ma circulation puisse se rétablir – il est étrange que je persiste à avoir l'impression que tout cela s'est déjà produit avant.

— Certainement pas avant, mon cher Nicholas, dit Alice en posant sa tête blonde sur son épaule, et lui souriant avec une timide tendresse qui rendait sa beauté aussi ensorcelante que le clair de lune sur des eaux tranquilles, pourrait-il avoir existé un magicien aussi moderne que notre sage Pr. Johns, le sorcier à la page.

— Tellement à la page…

Nitely fit un mouvement si violent qu'Alice s'en trouva soulevée du sol.

— Certainement, ce ne peut être que cela. Que le diable m'emporte si je me trompe.

(Car, en de rares occasions, et sous le coup d'émotions puissantes, il arrivait à Nitely d'user d'un langage énergique.)

— Nicholas, que se passe-t-il ? Vous m'effrayez, mon ange.

Mais Nitely se dirigea rapidement vers son bureau, et elle fut forcée de courir à sa suite. Il avait le visage livide et les lèvres serrées en prenant dans la bibliothèque un volume dont il souffla la poussière avec révérence.

— Ah, dit-il d'un ton contrit, comment ai-je pu ainsi négliger les joies de mes jeunes années ? Mon enfant, puisque l'invalidité de mon bras droit se prolonge, auriez-vous l'obligeance de tourner les pages jusqu'à ce que je vous dise de vous arrêter ?

Ils s'arrangèrent ainsi, offrant un tableau de félicité préconjugale tel qu'on a rarement l'occasion d'en contempler, lui tenant le livre de la main gauche, elle, tournant lentement les pages de la droite.

— J'avais raison ! s'exclama soudain Nitely avec force. Professeur Johns, mon cher ami, venez ici. Voici bien la coïncidence la plus étonnante – exemple terrifiant du pouvoir inconnu et mystérieux qui se joue de nous à l'occasion, dans un but que nous ignorons.

Le Pr. Johns, qui s'était fait son thé lui-même et qui le savourait patiemment, comme il convient à un gentleman discret adonné aux choses de l'intelligence, en présence de deux ardents amoureux qui s'étaient brusquement isolés dans une autre pièce, cria :

— Vous ne désirez certainement pas ma présence ?

— Mais si, cher ami. J'aimerais vous consulter au sujet de vos connaissances scientifiques.

— Mais vous n'êtes pas en position…

Alice émit un petit cri effarouché.

— Monsieur le Professeur !

— Mille pardons, ma chère, dit le Pr. Johns en entrant. Mon pauvre vieil esprit poussiéreux est plein de fantasmes ridicules. Il y a longtemps que je…

Et il avala une bonne rasade de thé (qu'il avait fait très fort) et redevint lui-même.

— Professeur, dit Nitely, cette chère enfant vient d'utiliser en parlant de vous l'expression de sorcier à la page, et cela m'a fait penser sur-le-champ au *Sorcier* de Gilbert et Sullivan.

— Et qu'est-ce que c'est, demanda doucement le Pr. Johns, que Gilbert et Sullivan ?

Nitely leva les yeux d'un air de martyr, comme pour conjurer la foudre qui n'allait pas manquer de les écraser.

Il murmura d'une voix rauque :

— Sir William Schwenck Gilbert et Sir Arthur Sullivan, ont écrit, respectivement les paroles et la musique des plus grandes comédies musicales que le monde ait jamais vues. L'une d'elles est intitulée Le Sorcier. *Elle contient,*

également, un philtre : un philtre très moral qui n'affecte pas les gens mariés, mais qui réussit à éloigner la jeune héroïne de son jeune et beau fiancé, et la jette dans les bras d'un barbon.

— Et, demanda le Pr. Johns, est-ce que la situation en est restée là ?

— Eh bien, non… Vraiment, ma chère, les mouvements de vos doigts dans le creux de ma nuque, tout en donnant naissance à des sensations incontestablement agréables, m'empêchent de me concentrer… Il y a réunion des jeunes amoureux, professeur.

— Ah, dit le Pr. Johns. Alors, considérant l'étroite ressemblance qu'il y a entre l'intrigue fictive et la vie réelle, peut-être le dénouement de la pièce nous aidera-t-il à trouver comment réunir Alexander et Alice ? En effet, je présume que vous ne désirez pas finir votre vie avec un bras rendu inutilisable en permanence.

Alice dit :

— Je n'ai aucun désir de réunion. Je ne veux que mon cher Nicholas.

— Ce point de vue juvénile est des plus aimables, dit Nitely, mais tsitt, la jeunesse conserve ses droits. Il *existe* une solution dans la pièce, professeur Johns, et c'est pourquoi je désirais tellement vous parler.

Il eut un sourire bienveillant.

— Dans la pièce, les effets de la potion sont complètement neutralisés par les actions du gentleman qui l'a administrée ; en d'autres termes, par le gentleman qui joue votre rôle.

— Et ces actions sont ?

— Le suicide ! Tout simplement ! D'une manière qui demeure inexpliquée par les auteurs, le suicide a pour effet de briser…

Mais, à ce moment, le Pr. Johns avait recouvré son équilibre, et il disait du ton le plus sépulcral qui se puisse imaginer :

— Mon cher ami, permettez-moi d'affirmer sur-le-champ que, quelle que soit mon affection pour les jeunes personnes engagées dans ce triste dilemme, je ne consentirai jamais à m'immoler, quelles que soient les circonstances. Un tel procédé serait peut-être extrêmement efficace à l'égard de philtres d'amour ordinaires, mais je puis vous assurer que mon principe amatogénétique n'en serait pas affecté le moins du monde.

Nitely soupira.

— C'est ce que je craignais. Je dois vous avouer, entre nous, que ce dénouement m'a toujours semblé très faible, probablement le plus faible de tous, et il leva les yeux au ciel comme en une prière d'excuse muette adressée aux mânes de William S. Gilbert. C'est factice. Ça n'a pas été préparé dans les autres

actes. Ce dénouement punit un individu qui ne mérite pas cette punition. Bref, c'est, hélas, un dénouement absolument indigne du puissant génie de Gilbert.

Le Pr. Johns dit :

— Il n'est peut-être pas l'œuvre de Gilbert. Peut-être quelque bousilleur s'en est-il mêlé et a gâché le travail.

— Rien ne permet de le prouver.

Mais le Pr. Johns, dont l'esprit scientifique venait de se réveiller à la mention d'un mystère irrésolu, dit tout à coup :

— Nous pouvons nous en assurer. Etudions l'esprit de ce… ce Gilbert. Il a écrit d'autres pièces, n'est-ce pas ?

— Quatorze en tout, en collaboration avec Sullivan.

— Y trouve-t-on des dénouements qui résolvent de façon plus adéquate des situations analogues ?

Nitely hocha la tête.

— Certainement, il y en a une. C'est *Ruddigore.*

— Qui était-ce ?

— Ruddigore est un nom de lieu. Le personnage principal se révèle être le mauvais baronet de Ruddigore, et est, bien entendu, l'objet d'une malédiction.

— Evidemment, marmonna le Pr. Johns, qui n'était pas sans se rendre compte qu'une telle éventualité était souvent le fait des mauvais baronets, et qui inclinait même à croire qu'ils l'avaient bien méritée.

Nitely dit :

— La malédiction l'obligeait à commettre un ou plusieurs crimes chaque jour. S'il passait un jour sans commettre de crime, il devait inévitablement mourir dans d'affreux tourments.

— Comme c'est horrible, murmura la tendre Alice.

— Naturellement, dit Nitely, personne ne peut imaginer un crime par jour, aussi notre héros était-il obligé d'utiliser son ingéniosité pour circonvenir la malédiction.

— Comment ?

— Il raisonnait ainsi : s'il refusait délibérément de commettre un crime, il courtisait la mort de ce fait même. En d'autres termes, c'était une tentative de suicide, et une tentative de suicide est, naturellement, un crime – de sorte qu'il remplissait par là même les conditions de la malédiction.

— Je vois. Je vois, dit le Pr. Johns. De toute évidence, Gilbert croit fermement qu'on peut résoudre certains problèmes en les poussant jusqu'à leur conclusion logique.

Il ferma les yeux, et son noble front sembla se gonfler sous la pression des pensées nombreuses et violentes qui s'y agitaient.

Il s'en ouvrit à eux.

— Nitely, mon vieux, quand *Le Sorcier* a-t-il été représenté pour la première fois ?

— En mille huit cent soixante-dix-sept.

— Nous y voilà, mon cher ami. En mille huit cent soixante-dix-sept, on était en pleine ère victorienne. Il n'était pas question de tourner en dérision sur scène l'institution du mariage. On ne pouvait pas en faire matière à comique pour le besoin de l'intrigue. Le mariage était saint, spirituel, c'était un sacrement…

— Assez, dit Nitely. Qu'avez-vous en tête ?

— Le mariage. Epousez cette jeune fille, Nitely. Mariez tous vos couples et sur-le-champ. Je suis sûr que telle était l'intention originelle de Gilbert.

— Mais, dit Nitely qui se sentait étrangement attiré par cette solution, c'est précisément ce que nous cherchons à éviter.

— Pas moi, intervint Alice avec vigueur (bien qu'elle ne fût pas vigoureuse, mais, au contraire, délicieusement mince et élancée).

Le Pr. Johns reprit :

— Ne comprenez-vous donc pas ? Une fois que chaque couple est marié, le principe amatogénique – qui n'affecte pas les individus mariés – perd son pouvoir sur eux. Ceux qui se seraient aimés sans le secours de ce principe, continuent à s'aimer ; ceux qui ne se seraient pas aimés ne sont plus amoureux – et, en conséquence, demandent l'annulation de leur mariage.

— Ciel, dit Nitely, quelle admirable simplicité ! C'est évident ! C'est sans doute ce que Gilbert avait l'intention de faire, quand un producteur ou un directeur de théâtre outragé – un bousilleur, comme vous avez dit – » l'a obligé à changer.

— Et cela a-t-il marché ? demandai-je. Après tout, vous avez affirmé clairement que le professeur avait dit que les effets sur les couples mariés consistaient exclusivement à paralyser les relations extra-conju…

— Cela a marché, dit Nitely, ignorant mes commentaires.

Une larme tremblait entre ses cils. Mais étaient-ce ses souvenirs ou son quatrième gin-tonic qui la provoquaient, c'est ce que je ne saurais dire.

— Cela a marché, dit-il. Alice et moi, nous nous sommes mariés, et notre mariage a été presque immédiatement annulé par consentement mutuel, sous le prétexte de pressions indues. Et de plus, à cause d'un chaperonnage incessant, les incidences sur nous de ces pressions indues furent, malheureusement, pratiquement nulles.

Il soupira de nouveau.

— Quoi qu'il en soit, Alice et Alexander se marièrent peu après, et à ce que

j'ai entendu dire, et conformément aux événements concomitants qui en ont résulté, elle attend un enfant.

Il s'arracha à la contemplation profonde de ce qui restait au fond de son verre, et sembla vivement alarmé.

— Pauvre de moi ! Encore elle !

Je levai les yeux, stupéfait. Une vision en bleu pastel se tenait sur le seuil. Imaginez, si vous le pouvez, un visage charmant attirant le baiser ; un corps adorable fait pour l'amour.

Elle appela :

— Nicholas ! Attendez !

— Est-ce Alice ? demandai-je.

— Mais non, mais non. C'est une tout autre personne ; et une histoire totalement différente… Mais je ne peux pas rester ici.

Il se leva et, avec une agilité remarquable chez quelqu'un de son âge et de son poids, il sortit par la fenêtre. La vision féminine du désir personnifié, avec une agilité à peine moins remarquable, le suivit par le même chemin.

Je secouai la tête, inspiré à la fois par la sympathie et la commisération. De toute évidence, le pauvre homme était constamment tourmenté par ces merveilleux objets de beauté, qui, pour une raison ou pour une autre, tombaient amoureuses de lui. À la pensée de cet horrible destin, j'avalai mon verre d'un trait, et me mis à considérer le fait bizarre que je n'avais jamais été en butte à ce genre de persécution.

Et, à cette idée, très curieusement, je commandai un autre verre avec une énergie sauvage, et une exclamation scatologique, inexorablement, me monta aux lèvres.

PRÉFACE À
JUSQU'À LA QUATRIÈME GÉNÉRATION

Peu après la parution du Sorcier à la page, *Mr. Boucher prit sa retraite de rédacteur en chef de* F & SF, *et Robert P. Mills lui succéda.*

Mr. Mills commença par m'accorder la plus grande faveur qui me fût jamais échue dans ma vie d'écrivain depuis la fameuse conversation que j'avais eue avec Mr. Campbell et qui avait abouti à la rédaction de Quand les ténèbres viendront… (Nightfall). *Mr. Mills me demanda d'écrire un article scientifique mensuel pour* F & SF *et je m'exécutai immédiatement. Depuis le numéro de novembre 1958, dans lequel mon premier article parut, j'ai continué tous les mois et, au moment où j'écris ceci, je suis près de célébrer le dixième anniversaire de cette nouvelle activité.*

De tout ce que j'écris, fiction, non-fiction, pour les adultes ou pour les jeunes, ces articles pour F & SF *sont, et de loin, ce qui m'amuse le plus, et, quand j'ai à y parler de Mr. Mills, je ne le désigne jamais autrement que comme « l'adorable rédacteur en chef ».*

Bref, un jour que nous déjeunions ensemble, Mr. Mills me dit que, ce jour même, il avait vu plusieurs fois le nom de Lefkowitz, en des occasions tout à fait sans rapport entre elles, et cette curieuse coïncidence l'avait frappé. Pourrais-je en tirer une nouvelle ? Avec ma désinvolture coutumière, je dis : « Bien sûr ! », et je me mis à réfléchir un peu au problème.

Le résultat, ce fut une histoire dans laquelle, par la même occasion, je rendis hommage à Mr. Boucher. Il était, voyez-vous, fervent catholique. (Je dis : « il était », car il est mort en avril 1968, au milieu de l'affliction générale de tous ceux qui le connaissaient. C'était un homme tellement adorable qu'il était aimé des auteurs même qu'il refusait, et dans le moment même où il les refusait, ce qui est bien la preuve d'amitié la plus authentique que je connaisse.) Et parce que Mr. Boucher était un catholique sincère, F & SF *eut toujours, sous sa direction, une légère coloration de catholicisme ; toujours agréable et libérale, cependant, car c'était là sa manière.*

Aussi, pour payer mon tribut à Mr. Boucher, pensai-je à donner moi-même cette coloration à une de mes nouvelles. Pourtant, il n'était pas question de

coloration catholique, car je ne suis pas catholique. Je choisis la seule voie qui m'était ouverte, et j'écrivis une histoire juive – et je crois bien que c'est la seule histoire juive que j'aie jamais écrite.

Et c'est ainsi que la remarque de Mr. Mills sur Lefkowitz est devenue : Jusqu'à la quatrième génération.

Première publication : The Magazine of Fantasy and Science Fiction, *avril 1959.* Copyright *1959 par Mercury Press, Inc. Publié en France dans* Fiction *n° 84.*

JUSQU’À LA QUATRIÈME GÉNÉRATION

À midi moins dix, Sam Marten se mit en devoir de s’extraire de son taxi, essayant, comme d’habitude, d’ouvrir la porte d’une main, de tenir sa serviette de l’autre, et de tirer son portefeuille avec une troisième. N’ayant que deux mains, la tâche lui sembla difficile, et, de nouveau comme d’habitude, il se cogna le genou contre la porte et se retrouva encore tâtonnant vainement pour trouver son portefeuille quand ses pieds touchèrent le sol.

La circulation s’écoulait lentement sur Madison Avenue. De mauvaise grâce, un camion ralentit encore l’allure, puis accéléra bruyamment quand le feu passa au vert. Sur le côté, de grandes lettres blanches informaient un monde indifférent que ses propriétaires étaient *F. Lewkowitz et Fils, Vêtements en Gros.*

Levkowich, pensa Marten avec inconséquence, et sur ce, il parvint finalement à tirer son portefeuille. Tout en fourrant sa serviette sous son bras, il jeta un coup d’œil sur le compteur. Un dollar soixante-cinq, plus vingt cents de pourboire, deux billets d’un dollar le laisseraient sans monnaie en cas d’urgence. Il valait mieux casser un billet de cinq.

— O.K., dit-il, un dollar quatre-vingt-cinq, mon vieux.

— Merci, dit le chauffeur avec une insincérité mécanique.

Et il fit la monnaie.

Marten fourra trois billets de un dollar dans son portefeuille, le rangea, souleva sa serviette et lutta contre les courants humains qui s’écoulaient sur le trottoir pour atteindre les portes de verre du building.

Levkovich ? pensa-t-il soudain, et il s’arrêta pile. Un passant se cogna à son coude.

— Pardon, murmura Marten, et il se remit en route vers la porte.

Levkovich ? Ce n’était pas là ce qu’il y avait d’écrit sur le camion. Le nom s’écrivait Lewkowitz, prononcé Loo-koh-itz. Pourquoi avait-il *pensé* Levkovich ? Même si son allemand d’école, encore tout proche, lui avait fait changer le w en v, où avait-il péché le « ich » ?

Levkovich ? Il haussa les épaules pour n’y plus penser. S’il n’y prenait pas garde, cela deviendrait une scie, comme une rengaine du hit-parade.

Se concentrer sur les affaires. Il était ici pour un déjeuner d’affaires avec ce Naylor. Il était ici pour transformer une simple connaissance en un client, et commencer, à vingt-trois ans, cette ascension irrésistible vers la richesse qui

ferait de lui, en deux ans, le mari d'Elizabeth et, en dix, un *pater familias* des banlieues résidentielles.

Il entra dans le hall avec une résolution inébranlable, et se dirigea vers les ascenseurs, lorgnant au passage le nom des occupants, gravés sur le mur.

Il avait la stupide habitude d'essayer de lire au passage les numéros des bureaux, sans ralentir, ou (Dieu l'en préserve) s'arrêter. Progressant ainsi sans heurt, se disait-il, il pouvait donner l'impression d'être dans son élément, de connaître les lieux, et ça, c'était important pour un homme dont c'était le travail de traiter avec d'autres êtres humains.

Kuisinettes, voilà ce qu'il cherchait, et le mot l'amusait. C'était une firme spécialisée dans la production de petits gadgets de cuisine, et qui s'était virilement efforcée de trouver un nom à la fois significatif, féminin et de bon ton. Tout, quoi.

Ses yeux sautèrent le M et, se levant graduellement, sans qu'il interrompe sa marche, lurent : Mandel, Lusk, Lippert Publishing Company (deux étages entiers), Lafkowitz, Kuisinettes. C'était ça – bureau 1 024. Dixième étage. O.K.

Et puis, tout compte fait, il s'arrêta, se retourna de mauvaise grâce mais fasciné, revint à la liste des occupants, et se mit à la considérer comme s'il arrivait de la campagne.

Lafkowitz ?

Qu'est-ce que c'était que cette orthographe ?

C'était pourtant clair. Lafkowitz, Henry J., Bureau 701. Avec un A. Ça n'allait pas. C'était inutile.

Inutile ? Pourquoi inutile ? Il secoua violemment la tête pour dissiper les brumes qui l'obscurcissaient. Nom de Dieu, qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire, comment ça s'écrivait ? Il se détourna, fronçant les sourcils avec colère, et se hâta vers l'ascenseur, qui se ferma juste comme il l'atteignait, ce qui le rendit nerveux.

Un autre ascenseur s'ouvrit, et il y entra vivement. Il se fourra sa serviette sous le bras, et essaya de prendre un air brillant et éveillé – expression la plus pure du jeune cadre dynamique et moderne. Il fallait qu'il fasse impression sur Alex Naylor, avec qui il n'avait jusque-là communiqué que par téléphone. S'il se mettait à ruminer à propos des Lewkowitz et des Lafkowitz…

L'ascenseur s'arrêta silencieusement au septième. Un jeune garçon en bras de chemise descendit, balançant quelque chose ressemblant à un tiroir, et contenant trois cartons de café et trois sandwiches.

Puis, juste comme les portes commençaient à se fermer, une porte de verre dépoli aux lettres noires se dressa devant les yeux de Marten. On y lisait : 701 – HENRY J. LEFKOWITZ – IMPORTATEUR, puis tout disparut, effacé par le

rapprochement inexorable des portes de l'ascenseur.

Marten, tout excité, se pencha. Son premier mouvement fut de dire : Ramenez-moi au septième.

Mais il n'était pas seul dans la cabine. Et il n'avait aucune raison de redescendre.

Pourtant, il se sentait des picotements d'excitation par tout le corps. La liste des locataires *avait* tort. Ce n'était pas A, c'était E. Un idiot congénital parfaitement ignorant de l'orthographe, qu'on avait lâché dans la nature avec un paquet de lettres à mettre au mur.

Lefkowitz. Ce n'était toujours pas exact, pourtant.

De nouveau, il secoua la tête. C'était la deuxième fois. Pas exact, pour quoi faire ?

L'ascenseur s'arrêta au dixième et Marten descendit.

Il s'avéra qu'Alex Naylor, de Kuisinettes, était un homme d'âge mûr, plutôt rondouillard avec une épaisse tignasse de cheveux blancs, un teint rougeaud et un grand sourire. Ses paumes étaient sèches et rugueuses, et il pressa fortement la main de Marten en lui donnant une claque sur l'épaule, faisant grand étalage de cordialité.

Il dit :

— Je suis à vous dans deux minutes. Que diriez-vous de déjeuner dans l'immeuble même ? Il y a un très bon restaurant, et un barman qui fait d'excellents martinis. Ça vous va ?

— Parfait, parfait. (Marten essayait de pomper quelque enthousiasme d'un réservoir parfaitement obstrué.)

Ce fut plus près de dix minutes que de deux, et Marten attendit avec la gêne que ressent tout homme dans un bureau étranger. Il s'absorba dans la contemplation du rembourrage des fauteuils, puis dans celle de la petite cabine où opérait une jeune téléphoniste qui semblait s'ennuyer mortellement. Il regarda vaguement les gravures suspendues au mur, et fit même une tentative pour s'intéresser à un journal d'affaires posé sur la table, à côté de lui.

Une chose qu'il ne fit pas, ce fut de penser à Lev…

Il n'y pensa *pas*.

Le restaurant était bon, ou du moins l'aurait-il été si Marten s'était senti parfaitement à son aise. Heureusement, il n'avait pas à s'inquiéter de faire la conversation. Naylor parlait vite et haut ; il parcourut le menu d'un œil exercé, lui recommanda les œufs Bénédicte, et fit des commentaires divers sur le temps et la circulation.

Par instants, Marten essayait de se reprendre, de chasser cette distraction qui

lui brouillait l’esprit. Mais, à chaque fois sa nervosité le reprenait. Quelque chose n’allait pas, le nom n’allait pas. Il s’opposait à ce qu’il avait à faire.

De force, il tâcha d’échapper à cet encerclement démentiel. Prenant brusquement la parole, il orienta la conversation sur les circuits électriques. C’était imprudent de sa part. Ça n’avait pas été amené naturellement ; la transition était trop brusque.

Mais le déjeuner avait été bon ; le dessert allait arriver ; et Naylor réagissait bien.

Il admettait qu’il n’était pas satisfait des arrangements existants. Oui, il s’intéressait à la firme de Marten, et, en fait, il lui semblait que, oui, qu’il avait des chances, de fortes chances, pensait-il que…

Une main vint se poser sur l’épaule de Naylor comme un homme passait derrière lui.

— Comment va le petit, Alex ?

Naylor leva les yeux et exécuta un large sourire de commande.

— Hello, Lefk, comment vont les affaires ?

— Je n’ai pas à me plaindre. Je te verrai au…

Il était passé.

Marten n’écoutait pas. Il se leva à moitié et il sentit que ses genoux tremblaient.

— Qui est cet homme ? demanda-t-il d’une voix vibrante.

Elle sonnait plus péremptoire qu’il n’aurait voulu.

— Qui ? Lefk ? Jerry Lefkovitz. Vous le connaissez ?

Naylor fixait son compagnon d’un air surpris.

— Non. Comment écrivez-vous son nom ?

— L-E-F-K-O-V-I-T-Z, je crois. Pourquoi ?

— Avec un V ?

— Avec un F. Mais il y a aussi un V dedans.

Naylor avait perdu son air bonhomme.

Marten continua.

— Il y a un Lefkowitz dans l’immeuble. Avec un W. Comme ça : Lef-cow-itz.

— Ah ?

— Bureau 701. Ce n’est pas le même ?

— Jerry ne travaille pas dans cet immeuble. Il a un bureau de l’autre côté de la rue. L’autre, je ne le connais pas. C’est un très grand immeuble, vous savez. Je n’ai pas des fiches sur tous ceux qui y sont. Mais quelle importance, d’ailleurs ?

Marten secoua la tête et se rassit. Il ne savait pas quelle était l’importance de tout ça. Ou, du moins, s’il le savait, il ne pouvait pas s’en expliquer. Pouvait-

il dire : Aujourd'hui, je suis hanté par toutes sortes de Lefkowitz ?

Il dit :

— Nous étions en train de parler de circuits électriques.

Naylor répliqua :

— Oui. Eh bien, comme je vous le disais, j'ai pensé à votre compagnie. Mais il faut que j'en parle aux gars de la production, vous comprenez. Je vous rappellerai.

— Bien sûr, dit Marten, infiniment déprimé.

Naylor ne le rappellerait pas. L'affaire tombait à l'eau.

Et pourtant, malgré sa dépression, et au-delà de sa dépression, sa nervosité persistait.

Au diable, Naylor. Tout ce que Marten désirait, c'était partir pour s'y remettre. (Se remettre à quoi ? *Mais la question n'était qu'un murmure. Ce qui dans son for intérieur, posait les questions était en train de refluer, de mourir doucement…)*

Le déjeuner se termina. Alors qu'ils s'étaient rencontrés comme des amis longtemps séparés et enfin réunis, ils se séparèrent comme des étrangers.

Marten ne ressentit qu'une impression de soulagement.

Il sortit, cœur battant, se frayant un chemin à travers les tables, hors de l'immeuble hanté, pour regagner la rue, hantée elle aussi.

Hantée ? Madison Avenue ? À 1 h 20 de l'après-midi par une belle journée d'automne, avec le soleil qui brillait et dix mille hommes et femmes grouillant sur les trottoirs ?

Mais Marten sentait que c'était hanté. Il fourra sa serviette sous son bras et, désespéré, mit le cap au nord. Un dernier éclair de raison lui rappela qu'il avait un rendez-vous à trois heures dans la 36e Rue. Aucune importance. Il remontait l'avenue. Vers le nord.

À la hauteur de la 54e Rue, il traversa Madison et se mit à marcher vers l'ouest, s'arrêta brusquement et leva les yeux.

Au troisième étage, il y avait une pancarte à la fenêtre. Il distinguait clairement : A. S. LEFKOWICH, EXPERT COMPTABLE.

Il y avait un F et un W, mais c'était le premier « ich » qu'il voyait à la terminaison. Le premier. Il brûlait. Sur la 5e Avenue, il tourna de nouveau vers le nord, pressant le pas dans les rues irréelles d'une ville irréelle, haletant de poursuivre quelque chose, tandis que la foule autour de lui s'évanouissait lentement.

Une pancarte à la fenêtre d'un rez-de-chaussée, M. R. LEFKOWICZ,

DOCTEUR EN MÉDECINE.

Un demi-cercle de lettres dorées sur la vitrine d'un marchand de bonbons : JACOB LEVKOW.

(Une moitié de nom, maintenant, pensa-t-il rageusement. Qu'est-ce qu'il vient m'embêter avec une moitié de nom ?)

Maintenant, les rues étaient vides, à part les divers Lefkowitz, Levkowitz, Lefkowicz qui sortaient du néant.

Il avait vaguement conscience que Central Park s'étendait devant lui, comme une carte postale peinte en vert. Il tourna vers l'ouest. Du coin de l'œil, il vit voleter un morceau de journal, seul mouvement dans un monde mort. Il fit volte-face, s'arrêta et le ramassa sans ralentir son allure.

Une demi-page déchirée, en yiddish.

Il ne pouvait pas lire. Il ne savait pas lire les caractères hébreux et confus, et il n'aurait pas pu lire, même s'il avait su. Mais un mot était clair. Il se détachait clairement en lettres noires toutes bien nettes, au centre de la page. Et le mot était Lefkovitch, il le savait, et il se le murmura à lui-même, en mettant l'accent sur la deuxième syllabe : Lef-KUH-vich.

Il lâcha la feuille qui s'envola, et entra dans le parc désert.

Les arbres étaient silencieux, et les feuilles étrangement immobiles. La lumière du soleil pesait sur lui comme un poids mort et ne donnait pas de chaleur.

Il courait, mais ses pieds ne soulevaient pas de poussière, et l'herbe sur laquelle il marchait ne se courbait pas.

Et voilà que, sur un banc, il vit un vieillard, seule présence dans ce parc désolé. Il portait une casquette de feutre sombre, avec une visière qui lui protégeait les yeux. Il en sortait des touffes de cheveux blancs. Une barbe grise tombait jusqu'au premier bouton de sa vareuse. Ses vieux pantalons étaient tout rapiécés, et ses chaussures éculées étaient entortillées dans de la toile d'emballage.

Marten s'arrêta. Il arrivait à peine à respire.

Il ne pouvait dire qu'un mot, et il s'en servit pour poser sa question :

— Levkovich ?

Il resta là, debout, tandis que le vieillard se levait lentement, pour le regarder de tout près.

— Marten, soupira-t-il. Samuel Marten. Tu es venu.

Les mots étaient comme flous, car, sous l'anglais, Marten entendait le soupir d'une langue étrangère. Sous « Samuel » il y avait comme l'ombre imperceptible de « Schmu-el ».

Les mains rudes du vieillard, couvertes de veines saillantes, se tendirent, puis se retirèrent, comme s'il avait peur de toucher.

— J'ai beaucoup cherché, mais il y a tellement de gens dans le désert d'une ville qui-n'est-pas-encore-née. Tant de Martins et de Martines, et de Mortons et de Mertons. Je me suis arrêté quand j'ai trouvé de la verdure, mais seulement pour un moment – je ne voulais pas commettre le péché de manquer de foi. Et alors, tu es venu.

— C'est moi, dit Marten, et il savait que c'était lui. Et vous, vous êtes Phinehas Levkovich. Pourquoi sommes-nous ici ?

— Je suis Phinehas ben Jehudah, à qui on a donné le nom de Levkovich quand le tsar a publié un ukase ordonnant que tout le monde ait un nom de famille. Et nous sommes ici, dit doucement le vieillard, parce que j'ai prié. J'étais déjà avancé en âge quand ma fille Leah, ma fille unique, l'enfant de ma vieillesse, est partie pour l'Amérique avec son mari, quand elle a abandonné les knouts du vieux monde pour les espérances du nouveau. Et mes fils sont morts, et Sarah, la femme de ma chair, est morte depuis longtemps, et j'étais seul. Et le temps est venu où, moi aussi, je devais mourir. Mais je n'avais pas vu Leah depuis qu'elle était partie pour ces lointaines contrées, et elle avait rarement donné de ses nouvelles. Mon âme désirait avidement voir les fils nés de son sang ; les fils de ma semence ; les fils en lesquels mon âme pouvait vivre et échapper à la mort.

Sa voix était ferme, et l'ombre silencieuse qui sous-tendait ses paroles était comme le roulement majestueux d'un antique langage.

— Et ma prière a été entendue, et il me fut donné deux heures, afin que je puisse voir le premier rejeton de ma lignée né dans un nouveau monde et dans un nouveau temps. Ô toi, fils de la fille de la fille de ma fille, est-ce bien toi que j'ai trouvé parmi les splendeurs de cette cité ?

— Mais pourquoi nous avoir imposé cette quête ? Pourquoi ne pas nous avoir d'abord réunis ?

— Parce qu'on trouve le bonheur dans l'espoir de la quête, mon fils, dit le vieillard, radieux, et dans le ravissement des retrouvailles. Il me fut donné deux heures pour chercher, deux heures au cours desquelles je pourrais trouver… et voici que tu es là, et que j'ai trouvé ce que je n'avais pas cherché à voir dans toute ma vie.

Sa voix était vieille et caressante.

— Tout va-t-il selon tes désirs, mon fils ?

— Tout va bien, mon père, maintenant que je vous ai trouvé, dit Marten en tombant à genoux. Donnez-moi votre bénédiction, mon père, pour qu'elle me protège tous les jours de ma vie, et la jeune fille que je prendrai pour femme, et

les petits qui naîtront de ma semence et de la sienne.

Il sentit la vieille main se poser légèrement sur sa tête, et il n'entendit plus que le murmure silencieux.

Marten se releva.

Les yeux du vieillard plongeaient avidement dans les siens. Allaient-ils cesser de voir ?

— Maintenant, je peux aller en paix rejoindre mes pères, dit le vieillard, et Marten se retrouva seul dans le parc déserté.

Il y eut un instant pendant lequel le mouvement se réveilla, le soleil reprit sa tâche interrompue, le vent se ranima, et, en ce même instant où tout revivait, tout reprit sa place…

À midi moins dix, Sam Marten se mit en devoir de s'extraire de son taxi, tâtonnant vainement pour trouver son portefeuille tandis que la circulation s'écoulait lentement.

Un camion rouge ralentit, puis accéléra. Sur le côté, une inscription en lettres blanches annonçait : *F. Lewkowitz et Fils – Vêtements en Gros.*

Marten ne le vit pas. Pourtant, quelque chose lui disait que tout irait bien pour lui. Il ne savait pas pourquoi, mais il savait…

PRÉFACE À
LA MACHINE QUI GAGNA LA GUERRE

Vers la fin des années cinquante, des changements plutôt inattendus trouvèrent place dans ma vie. Ma carrière d'écrivain prenait de plus en plus de place dans mon existence. Poussé par ma propre impulsion à écrire et encouragé par mes éditeurs, j'avais été amené à accepter de plus en plus de commandes dans des domaines de plus en plus variés, et, vers 1958, je fus obligé d'admettre que je ne pouvais plus mener de front les écrits que je désirais rédiger et un emploi du temps complet de professeur.

L'École de médecine et moi, nous fîmes donc un arrangement à l'amiable. Je gardai mon titre (professeur de biochimie, si vous êtes curieux de le savoir) et je continuai à me charger de différentes tâches, comme quelques conférences par an, assister aux réunions de comités, etc. Dans l'ensemble, je devins pourtant écrivain à temps complet, et les déchargeai de l'obligation de me payer un salaire.

Pendant un certain temps, il me sembla que n'ayant pratiquement plus de devoirs académiques à remplir, et disposant chaque jour et tous les jours de ma vie de tout mon temps, je pourrais enfin écrire tout ce que j'avais envie d'écrire, tout en ayant largement du temps de reste pour mes loisirs.

Il n'en fut rien. L'une des lois de Parkinson énonce que : « Comme les gaz, le travail se dilate et occupe tout le temps qui lui est offert. » Et c'est bien ce qui se passa dans mon cas. En un rien de temps, je me retrouvai à taper de façon aussi assidue à temps plein que je tapais autrefois à mi-temps, et je découvris rapidement le corollaire d'Asimov à la loi de Parkinson, à savoir que : « En dix heures par jour, on a le temps de prendre deux fois plus de retard sur son travail qu'en cinq heures par jour. »

Le pis de tout, c'est qu'au moment où je prenais mes dispositions pour devenir un écrivain à temps complet, l'Union soviétique envoya son Spoutnik en orbite, ce qui, à son tour, précipita les États-Unis dans l'angoisse, et moi avec.

Je brûlais de l'ardent désir d'écrire des ouvrages de vulgarisation scientifique pour l'Amérique, qui courait peut-être un grand danger du fait de son mépris pour les sciences, et un certain nombre d'éditeurs éprouvèrent le

désir non moins ardent de publier des ouvrages de vulgarisation scientifique pour la même raison. En conséquence de ces deux ardeurs conjuguées, je me plongeai dans un océan sans rivage dans lequel je me trouve encore immergé.

Ce qui m'embête, c'est que ça n'a rien à voir avec la fiction. Au cours des dix dernières années, j'ai écrit deux romans, une douzaine d'histoires, rassemblé quelques recueils, mais cela n'est autant dire rien.

D'après les lettres chagrines que je reçois, on dirait que je le fais exprès. Mais il n'en est rien. J'essaie désespérément de ne pas perdre tout à fait le contact avec la science-fiction. D'une certaine façon, c'est ma vie même, et rien ne peut la remplacer. Il y a bien mon article mensuel dans F & SF, *mais ce n'est pas la même chose.*

C'est pourquoi, chaque histoire de science-fiction que je trouve le temps de taper aujourd'hui, en ces jours de ténèbres, est plus chère à mon cœur qu'autrefois, quand j'écrivais deux douzaines de longues nouvelles par an.

La Machine qui gagna la guerre *est l'une de ces histoires, qui, périodiquement, rappellent au monde de mes « fans » que je ne suis pas mort.*

Première publication : The Magazine of Fantasy and Science Fiction, *octobre 1961.* Copyright *1961, par Mercury Press, Inc. Publié en France dans* Fiction *n° 98.*

LA MACHINE QUI GAGNA LA GUERRE

La célébration ne faisait que commencer, et cela se sentait, même dans les profondeurs silencieuses des chambres souterraines de Multivac.

À défaut d'autre chose, le simple fait que tout était plongé dans l'isolement et le silence. Pour la première fois depuis dix ans, les techniciens n'étaient pas en train d'ausculter les organes vitaux de l'ordinateur géant, les lumières douces avaient cessé de clignoter suivant des rythmes irréguliers et erratiques, le flot des informations arrivant et repartant avait cessé.

Il ne serait pas arrêté pendant longtemps, car les besoins pressants de la paix feraient appel à Multivac. Pourtant, juste en ce moment, pendant toute la journée, peut-être même pendant une semaine, Multivac lui-même allait célébrer cette grande occasion, et se reposer.

Lamar Swift ôta la casquette militaire qu'il portait, et contempla le corridor principal de l'énorme ordinateur, long, et à présent vide. Il s'assit d'un air las sur le tabouret à vis d'un des techniciens, et son uniforme, dans lequel il ne s'était jamais senti à son aise, parut soudain lourd et fripé.

Il dit :

— C'est triste à dire, mais ça me manquera. Il est difficile de se rappeler un temps où nous n'étions pas en guerre avec Deneb, et il semble contre nature d'être en paix et de regarder les étoiles sans angoisse.

Les deux hommes qui accompagnaient le directeur de la Fédération solaire, étaient tous deux plus jeunes que Swift. Ni l'un ni l'autre n'avait autant de cheveux gris. Ni l'un ni l'autre n'avait l'air aussi fatigué.

John Henderson, la bouche pincée, avait du mal à contrôler l'impression de soulagement qu'il ressentait au milieu de leur triomphe. Il dit :

— Ils sont détruits ! Ils sont détruits ! Je n'arrête pas de me répéter ça, sans arrêt, et je ne parviens toujours pas à y croire. Nous avons tellement parlé, et pendant tant d'années, de la menace suspendue au-dessus de la Terre et de tous les mondes, au-dessus de tout être humain, et tout était vrai, absolument tout. Et maintenant, nous sommes vivants, et ce sont les Denebiens qui sont anéantis et détruits. Ils ne nous menaceront plus, plus jamais.

— Grâce à Multivac, dit Swift, en regardant paisiblement l'imperturbable Jablonski qui, durant toute la guerre, avait été l'interprète en chef de l'oracle de la science. C'est bien vrai, Jablonski ?

Jablonski haussa les épaules. Machinalement, il fit le geste de tirer une cigarette, puis se ravisa. Lui seul, parmi les milliers d'humains qui avaient vécu dans les tunnels de Multivac, avait obtenu la permission de fumer, mais, vers la fin, il avait fait des efforts certains pour ne pas se servir de son privilège.

Il dit :

— Enfin, c'est ce *qu'ils* disent.

Il leva en l'air son large pouce au-dessus de son épaule, montrant le plafond.

— Jaloux, Max ?

— Parce qu'ils acclament Multivac ? Parce que Multivac est le grand héros de l'humanité dans cette guerre ?

Son rude visage afficha l'air de mépris qui convenait.

— Qu'est-ce que ça peut me faire ? Que Multivac soit la machine qui a gagné la guerre, si ça peut leur faire plaisir.

Du coin de l'œil, Henderson regarda les deux autres. En ce court interlude qu'ils avaient tous trois instinctivement cherché dans un coin tranquille de la métropole en délire ; dans cet entracte entre les dangers de la guerre et les difficultés de la paix ; alors que, pendant un moment, ils pouvaient jouir de ce sursis, ce qu'il éprouvait, lui, c'était le poids de sa culpabilité.

Soudain, il lui sembla qu'il ne pouvait pas supporter de porter plus longtemps ce fardeau. Il fallait qu'il s'en débarrasse, en même temps que de la guerre ; tout de suite.

Henderson dit :

— Multivac n'a rien à voir avec la victoire. Ce n'est qu'une machine.

— Une grande machine, dit Swift.

— Oui, mais seulement une grande machine. Elle ne vaut que ce que valent les renseignements qu'on lui donne à digérer.

Pendant un moment, il cessa de parler, comme soudain épuisé par ce qu'il venait de dire.

Jablonski le regarda, tandis que ses gros doigts cherchaient machinalement une cigarette, mais, une fois de plus, sans la prendre.

— Tu es bien placé pour le savoir. C'est toi qui programmait les renseignements. Ou bien, veut-tu qu'on te donne tout le mérite de la victoire ?

— Non, dit Henderson avec colère. Il n'y a pas de mérite. Que savez-vous des informations que Multivac devait utiliser ? Prédigérées par une centaine d'ordinateurs secondaires de la Terre, de la Lune, de Mars et même de Titan. Avec les informations venant de Titan toujours en retard, et l'impression constante qu'elles allaient introduire des erreurs inattendues dans les calculs.

— Il y avait vraiment de quoi devenir fou, dit Swift avec une sympathie compréhensive.

Henderson secoua la tête.

— Il n'y avait pas que cela. J'avoue que j'étais nerveux, il y a huit ans, quand j'ai remplacé Lepont en tant que programmeur-chef. Les choses étaient vraiment émoustillantes à cette époque-là. La guerre était encore très lointaine ; une aventure sans réel danger. Nous n'en étions pas encore au point où des vaisseaux terrestres durent intervenir, et où des armes interstellaires purent anéantir d'un seul coup une planète entière, si elles étaient bien dirigées. Mais alors, quand les vraies difficultés ont commencé…

Avec colère – il pouvait enfin se permettre d'être en colère – il dit :

— Vous ne savez pas ce que c'est.

— Eh bien, dit Swift, dis-le-nous. La guerre est finie. Nous avons gagné.

— Oui.

Henderson hocha la tête. Il était obligé de faire un effort pour ne pas l'oublier. La Terre avait gagné, ainsi, tout avait été pour le mieux.

— Eh bien, les informations ont perdu tout leur sens.

— Perdu leur sens ? Littéralement ?

— Littéralement. Qu'est-ce que tu crois donc ? Ce qu'il y a d'embêtant, avec vous deux, c'est que vous n'étiez pas vraiment dans le bain. Tu n'as jamais quitté Multivac, Max, et vous, monsieur le Directeur, vous n'avez jamais quitté la maison, sauf pour des visites protocolaires, où on vous montrait exactement ce qu'on voulait que vous voyiez.

— Je n'en étais pas aussi inconscient que vous pouvez le supposer, dit Swift.

— Savez-vous à quel point toutes les informations concernant notre capacité de production, nos ressources potentielles, nos troupes entraînées – tout ce qui était d'importance pour notre effort de guerre –, savez-vous à quel point ces informations étaient devenues douteuses et incertaines au cours de la deuxième moitié de la guerre ? Les chefs de groupements, civils ou militaires, ne pensaient qu'à se mettre en valeur, de sorte qu'ils dissimulaient ce qui n'allait pas, et accentuaient ce qui marchait bien. Quel que fût le pouvoir des machines, les hommes qui les programmaient et qui interprétaient les résultats devaient protéger leur peau et vaincre leurs concurrents. Il n'y avait aucun moyen de remédier à cela. J'ai essayé et j'ai échoué.

— Evidemment, dit Swift d'un ton doucement consolateur. Je me doute que tu as essayé.

Cette fois-ci, Jablonski décida d'allumer sa cigarette.

— Pourtant, je présume que tu as fourni à Multivac les informations qu'on t'envoyait. Tu ne m'as jamais dit qu'elles étaient douteuses.

— Comment aurais-je pu te le dire ? Et si je l'avais fait, est-ce que tu aurais

pu te permettre de me croire ? demanda Henderson avec véhémence. Tout notre effort de guerre était centré sur Multivac. C'était l'arme la plus puissante en notre possession, car les Denebiens n'avaient rien de comparable. Qu'est-ce qui nous a permis de conserver le moral en face des menaces d'anéantissement, si ce n'est l'assurance que Multivac pouvait toujours prévoir et circonvenir tous les mouvements des Denebiens, et qu'il dirigerait toujours tous nos mouvements, en empêchant qu'ils soient circonvenus ? Par l'Espace, après que notre espion électronique fut détruit dans l'hyper-espace, nous n'avons plus eu un renseignement sur les Denebiens à fournir à Multivac, mais nous n'avons jamais osé annoncer cela à la population.

— Ça, c'est bien vrai, dit Swift.

— Et puis, dit Henderson, si je vous avais dit que les informations étaient douteuses, qu'est-ce que vous auriez pu faire, sinon refuser de me croire et me remplacer ? Et je voulais éviter ça à tout prix.

— Alors, qu'est-ce que tu as fait ? demanda Jablonski.

— Puisqu'on a gagné la guerre, je vais vous dire ce que j'ai fait. J'ai corrigé les informations.

— Comment ? demanda Swift.

— Intuitivement, je présume. Je les trafiquais jusqu'à ce qu'elles aient l'air normales. Au début, j'osais à peine y toucher. Je changeais un petit truc par-ci par-là, pour corriger ce qui constituait des impossibilités pures et simples. Quand j'ai vu que le ciel ne me tombait pas sur la tête, je me suis enhardi. Vers la fin, je faisais pratiquement n'importe quoi. J'écrivais simplement les renseignements correspondant au résultat que je voulais obtenir. Je me suis même fait préparer des informations par l'annexe de Multivac, suivant une programmation que j'avais moi-même établie à l'avance.

— Tu prenais des chiffres au hasard ? dit Jablonski.

— Pas du tout. Mais j'introduisais un certain nombre de déviations nécessaires.

Jablonski eut un sourire parfaitement inattendu, qui fit briller ses yeux noirs sous ses lourdes paupières ridées.

— On m'a fait trois fois un rapport sur l'utilisation sans autorisation de l'annexe de Multivac, et à chaque fois, j'ai laissé faire. Si ça avait eu la moindre importance, j'aurais fait une enquête, je serais remonté jusqu'à toi, John, et j'aurais découvert ce que tu faisais. Mais, bien entendu, à cette époque-là, Multivac n'avait plus aucune importance, c'est pourquoi tu n'as pas été inquiété.

— Que veux-tu dire par « Multivac n'avait plus aucune importance » ? demanda Henderson d'un air soupçonneux.

— Rien n'avait plus d'importance. Je suppose que si je t'avais dit ça à ce

moment-là, je t’aurais épargné une agonie d’inquiétude, mais d’un autre côté, si tu m’avais dit ce que tu faisais, tu m’aurais évité le même martyre. Qu’est-ce qui te faisait penser que Multivac fonctionnait parfaitement, compte tenu des informations que tu lui fournissais ?

— Il ne fonctionnait pas ? dit Swift.

— Pas vraiment. Pas pour qu’on puisse s’y fier aveuglément. Après tout, où étaient mes techniciens pendant les dernières années de la guerre ? Je vais vous le dire : ils programmaient des ordinateurs pour des milliers d’appareils spatiaux. Je n’en avais plus ! Il a fallu que je me contente de gosses sans expérience, ou de vieillards qui n’étaient plus au courant. De plus, quelle confiance pouvais-je avoir dans les composés cryogéniques qu’on m’envoyait dans les dernières années ? Au laboratoire cryogénique, ils n’étaient pas mieux lotis que moi en ce qui concernait le personnel. Aussi, peu m’importait que les informations fournies à Multivac soient ou non dignes de confiance. Je savais que les *résultats* ne l’étaient pas. Et ça, j’en étais sûr.

— Qu’est-ce que tu as fait ? demanda Henderson.

— La même chose que toi, John. J’ai fait des tripotages. J’ai fait des corrections, conformément à mon intuition, et c’est comme ça que la machine a gagné la guerre.

Swift se renversa sur sa chaise en étendant ses jambes devant lui.

— Eh bien, en voilà des révélations ! Ainsi, le matériel que l’on me donnait pour me guider dans mes décisions, c’était des interprétations fabriquées d’informations fabriquées. C’est bien ça ?

— Ça en a tout l’air, dit Jablonski.

— Alors, je vois bien que j’ai eu raison de ne pas trop m’y fier, dit Swift.

— Vous ne vous y êtes pas fié ?

Jablonski, malgré tout ce qu’il venait de dire, s’arrangea pour prendre l’air offensé d’un homme dont on insulte la dignité professionnelle.

— J’ai bien peur que non. Multivac avait bien l’air de dire : frappe ici, pas là ; fais ceci, pas cela ; attends, ne bouge pas. Mais je n’ai jamais été certain que Multivac disait vraiment ce qu’il avait l’air de dire ; ou qu’il pensait vraiment ce qu’il disait. Je n’en ai jamais été absolument certain.

— Pourtant, le rapport final était toujours très clair, dit Jablonski.

— Pour ceux qui n’ont pas à prendre les décisions, peut-être. Pas pour moi. L’horreur engendrée par la responsabilité engagée dans de telles décisions était insoutenable, et même Multivac n’était pas suffisant pour en alléger le poids. Mais ce qui importe ici, c’est que j’ai eu raison de douter, et ça me soulage énormément.

Pris dans l’engrenage de la confession mutuelle, Jablonski laissa tomber les

titres.

— Alors, qu'avez-vous fait, Lamar ? Après tout, vous avez bien pris des décisions, non ?

— Eh bien, il sera bientôt temps de rejoindre les autres – mais avant, je vais vous le dire. En fait – et pourquoi pas ? – j'ai bien utilisé un ordinateur, Max, mais un ordinateur bien plus ancien que Multivac, beaucoup plus ancien.

Il fouilla dans sa poche, et en tira un paquet de cigarettes et quelques pièces de menue monnaie ; de vieilles pièces n'ayant plus cours, et datant de l'époque précédant le pénurie de métal, qui en avait amené le remplacement par un système de crédit lié à un complexe d'ordinateurs.

Swift sourit d'un air penaud.

— J'ai besoin de ces pièces pour donner une consistance à l'argent. Pour un vieillard, c'est difficile de renoncer aux habitudes de sa jeunesse.

Il se mit une cigarette dans la bouche, et fit retomber les pièces dans sa poche, une par une.

Il garda la dernière entre le pouce et l'index, la considérant d'un air absent.

— Multivac n'est pas le premier ordinateur, mes amis, ni le plus connu, ni celui qui peut le mieux décharger un chef du fardeau des décisions à prendre. C'est bien une machine qui a gagné la guerre, John ; tout au moins, un ordinateur très simplifié ; un ordinateur dont je me suis servi chaque fois que j'avais à prendre une décision particulièrement délicate.

Avec un faible sourire de réminiscence, il fit sauter en l'air la pièce qu'il tenait. Elle brilla en tourbillonnant en l'air, et retomba sur la paume tendue de Swift. Il referma le poing dessus et il la retourna sur le dos de sa main gauche. Alors, sans bouger la main droite qui cachait la pièce :

— Pile ou face, messieurs ? demanda Swift.

PRÉFACE À
MON FILS, LE PHYSICIEN

L'une des conséquences secondaires de la respectabilité croissante de la science-fiction, ce fut de lui ouvrir des marchés, où, quelques années auparavant, on aurait appelé les Services de l'hygiène pour en faire enlever tout manuscrit qui, par inadvertance, aurait atterri dans un bureau d'éditeur.

Je n'ai jamais oublié le choc qui ébranla le petit monde de la science-fiction quand, après la Seconde Guerre mondiale, notre Robert A. Heinlein brisa la barrière du « bon ton », en faisant publier intégralement une de ses nouvelles dans le Saturday Evening Post.

De nos jours, il est courant de rencontrer des écrivains de science-fiction et leur science-fiction dans des magazines à gros tirage comme Playboy. *En fait, la concurrence des journaux à gros tirage est telle que les petits magazines spécialisés de science-fiction ont du mal à garder leurs meilleurs écrivains, et ils ne bénéficient pas, comme ils le devraient, de la nouvelle respectabilité du genre. C'est injuste.*

Mais, ce qui, à mon avis, constitua le plus étrange débouché pour la science-fiction, ce furent les colonnes publicitaires de cet excellent (et, pour moi, indispensable) périodique, Scientific American. *Une Compagnie, nommée Hoffman Electronics Corporation, eut l'idée de faire une série d'annonces publicitaires, comprenant une nouvelle illustrée de science-fiction de deux pages (moins une colonne) – de vraies nouvelles de science-fiction écrites par les maîtres reconnus du genre. La dernière colonne était utilisée pour la promotion de leur produit, sur le genre sérieux. On n'imposait aucun lien direct entre la nouvelle et la publicité, sauf que l'on appréciait si l'histoire traitait des problèmes de communications (puisque Hoffman s'occupait de la technologie des communications).*

Le problème était intéressant, l'intégrité artistique préservée, c'est pourquoi, quand on me demanda d'écrire une nouvelle pour ce projet, j'acceptai et j'écrivis Mon fils le physicien. *Comme vous le verrez, elle traite de problèmes de communications, mais ne constitue pas une « publicité ». Hoffman accepta l'histoire sans y changer un mot ou une virgule, et elle parut non seulement dans*

les colonnes publicitaires du Scientific American, *mais aussi dans* Fortune.

Ce fut une expérience, vous pouvez m'en croire, car il est sinon très invraisemblable que mon nom eût jamais paru dans l'un quelconque de ces deux magazines. En tout cas, pas sous la forme d'une histoire de science-fiction.

Pourtant, je me sens embarrassé en ce qui concerne les résultats ultimes de cette idée. Il y eut en tout, à ma connaissance, six annonces publicitaires conçues sur ce modèle, puis tout cessa. Bon, peut-être eurent-ils des difficultés à trouver des nouvelles ? Je n'en sais rien.

Première publication ; Scientific American, *février 1962.* Copyright *1962, Hoffman Electronics Corporation.*

MON FILS, LE PHYSICIEN

Ses cheveux étaient d'un vert pomme très léger, très adouci, très vieux jeu. On voyait qu'elle avait une main très exercée à la teinture, comme il y avait trente ans, avant que les mèches et les rayures multicolores soient à la mode.

Elle avait aussi un doux sourire, et un air calme qui donnait à sa vieillesse un air de sérénité.

Et, par comparaison, la confusion qui l'engloutit dans l'immense bâtiment gouvernemental avait quelque chose de démentiel.

Une jeune fille passa en courant à moitié, s'arrêta pile et se tourna vers elle, en la fixant d'un œil stupéfait.

— Comment êtes-vous entrée ?

La femme sourit.

— Je cherche mon fils, le physicien.

— Votre fils, le…

— Il est ingénieur en télécommunications, en fait. Physicien en chef Gérard Cremona.

— Le Dr. Cremona. Eh bien, il est… Vous avez un laissez-passer ?

— Le voici. Je suis sa mère.

— Eh bien, Mrs. Cremona, je ne sais pas… il faut que… Son bureau est en bas. Vous n'avez qu'à demander.

Et elle se remit à courir.

Mrs. Cremona secoua lentement la tête. Il devait s'être passé quelque chose, pensa-t-elle. Elle espérait qu'il n'était arrivé aucun mal à Gérard.

Elle entendit des voix, bien plus loin dans le corridor, et elle eut un sourire heureux. Elle avait reconnu celle de Gérard.

Elle entra dans la pièce et dit :

— Bonjour, Gérard.

Gérard était grand et fort, il avait encore beaucoup de cheveux, où le gris commençait à se voir car il ne se teignait pas. Il disait qu'il n'avait pas le temps. Elle était très fière de lui, et très fière de son physique.

Juste à ce moment, il était en train de parler à un militaire. Elle n'aurait pas su dire son grade, mais elle était sûre que Gérard ne s'en laisserait pas imposer.

Gérard leva les yeux et dit :

— Qu'est-ce que vous… Maman ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je devais venir te voir aujourd’hui.

— C’est jeudi ? Ah, mon Dieu, j’ai oublié ! Assieds-toi, maman, je n’ai pas le temps en ce moment. Assieds-toi. N’importe où. Écoutez, général.

Le général Reiner regarda par-dessus son épaule et se croisa les mains dans le dos avec humeur.

— C’est votre mère ?

— Oui.

— Est-ce que sa place est ici ?

— Juste en ce moment, non. Mais je me porte garant pour elle. Elle ne sait même pas lire un thermomètre, et elle ne comprendra absolument rien à tout ce que nous dirons. Maintenant, écoutez, général. Ils sont sur Pluton, voyez-vous. Ils y sont. Les signaux radio ne peuvent pas être d’origine naturelle, ils sont forcément émis par des humains, en fait par nos hommes. C’est une idée qu’il vous faut admettre. De toutes les expéditions que nous avons envoyées au-delà de la ceinture d’astéroïdes, l’une semble avoir atteint son but. Et elle a atteint Pluton.

— Oui, je comprends bien ce que vous dites, mais en est-ce moins impossible ? Les hommes qui sont maintenant sur Pluton sont partis il y a quatre ans avec des équipements qui n’auraient pas dû les conserver en vie plus d’un an. C’est du moins ainsi que je comprends la situation. Ils visaient Ganymède, mais il semble qu’ils soient allés huit fois plus loin.

— Exactement. Et nous devons savoir pourquoi et comment. Ils ont peut-être… euh… reçu de l’aide.

— De quel genre ? Et comment ?

Pendant un moment, Cremona serra les mâchoires, comme s’il priait intérieurement.

— Général, dit-il, je m’avance beaucoup, mais après tout, il n’est pas impossible qu’il y ait des non-humains là-dessous. Des extra-terrestres. Il nous faut en avoir le cœur net. Nous ne savons pas jusqu’à quand nous pourrons maintenir le contact.

— Vous voulez dire (le visage grave du général se tordit en une grimace ressemblant presque à un sourire) qu’ils ont peut-être échappé à leurs gardiens, et qu’ils peuvent être repris d’un moment à l’autre ?

— Peut-être. Peut-être. Il nous faut savoir exactement à quoi nous pouvons nous trouver confrontés un jour. Et le savoir *tout de suite*. Tout l’avenir de la race humaine en dépend peut-être.

— D’accord. Qu’est-ce que vous voulez ?

— Nous aurons besoin immédiatement de l’ordinateur Multivac de l’armée. Arrêtez tous les travaux en cours, et programmez exclusivement notre problème

de sémantique générale. Libérez tous vos ingénieurs des télécommunications, et qu'ils se mettent en contact avec les nôtres.

— Mais pourquoi ? Je ne vois pas le rapport.

Une voix douce les interrompit.

— Général, voulez-vous un fruit ? J'ai apporté quelques oranges.

Cremona dit :

— Je t'en prie, maman ! Plus tard, voyons. Général, le problème est très simple. Juste en ce moment, Pluton est à un peu moins de quatre milliards de miles. Partant de la Terre, il faut six heures à des ondes radio se déplaçant à la vitesse de la lumière pour atteindre Pluton. Chaque fois que nous dirons quelque chose, il nous faudra attendre la réponse pendant douze heures. S'ils disent quelque chose que nous ne comprenons pas, et que nous disions « Quoi ? », et qu'ils répètent – pan ! voilà un jour de passé.

— Et il n'y a aucun moyen d'accélérer ? demanda le général.

— Bien sûr que non. C'est la loi fondamentale des télécommunications, que rien ne peut être transmis à une vitesse supérieure à celle de la lumière. Il nous faudra des mois pour avoir avec Pluton une conversation qui, entre nous deux, prendrait quelques heures.

— Oui, je comprends. Et vous croyez vraiment qu'il y a des extra-terrestres là-dessous ?

— Oui, je le crois. Pour être franc, tout le monde n'est pas d'accord avec moi. Mais quand même, tout le monde travaille jour et nuit sur ce problème, pour trouver un moyen d'accélérer les communications. À chaque seconde, nous devons obtenir autant d'informations que possible, en priant pour que nous apprenions ce que nous voulons savoir avant de perdre le contact. Et c'est là qu'interviennent Multivac et vos hommes. Il doit y avoir une stratégie qui permette de réduire le nombre des signaux que nous enverrons. Même une simple augmentation d'efficacité de dix pour cent pourrait nous économiser jusqu'à une semaine.

La douce voix les interrompit de nouveau.

— Grands dieux, Gérard, tu veux savoir comment conduire une conversation ?

— Maman, je t'en prie !

— Mais tu t'y prends très mal, je t'assure !

— Maman !

Au son de sa voix, on sentait que Cremona était au bord de la crise de nerfs.

— Très bien, d'accord, mais si tu dis quelque chose, et puis que tu attends douze heures pour avoir la réponse, tu es idiot. Ce n'est pas comme ça qu'il faut faire.

Le général grogne avec mépris :

— Dr. Cremona, devons-nous consulter…

— Juste une minute, général, dit Cremona. Qu'est-ce que tu voulais dire, maman ?

— Pendant que vous attendez une réponse, dit Mrs. Cremona avec gravité, vous n'avez qu'à continuer à émettre, et leur dire de faire la même chose. Vous parlez tout le temps, et ils parlent tout le temps. Vous avez quelqu'un qui les écoute tout le temps, et eux aussi. Si l'un de vous dit quelque chose qui nécessite une réponse, vous pouvez toujours la transmettre après, mais il y a de grandes chances que vous obteniez tous les renseignements que vous voulez sans rien avoir à demander.

Les deux hommes la regardèrent avec stupéfaction.

Cremona murmura :

— Évidemment. Une conversation continue. Avec un décalage de douze heures, c'est tout. Mon Dieu, il faut commencer tout de suite.

Il se rua hors de la pièce, entraînant virtuellement le général à sa suite, puis il rentra.

— Maman, dit-il, excuse-moi, mais je crois que ça va me prendre plusieurs heures. Je vais envoyer quelques-unes des secrétaires pour te tenir compagnie. Tu peux aussi faire un petit somme, si tu préfères.

— Je te remercie, Gérard, ça ira, dit Mrs. Cremona.

— Seulement, dis-moi maman, comment as-tu pensé à ça ? Comment as-tu pu avoir cette idée ?

— Mais, Gérard, toutes les femmes savent ça. Prends deux femmes au hasard – au vidéo-phone, au stratofil, ou simplement face à face – et elles sauront toujours que le secret pour répandre les nouvelles, c'est de Parler sans Arrêt.

Cremona esquissa un sourire. Puis, ému jusqu'aux larmes, il sortit.

Mrs. Cremona le regarda s'éloigner d'un air attendri. Quel homme charmant c'était, son fils, le physicien. Grand et fort comme il était, important comme il l'était, il n'avait pas oublié qu'un fils doit toujours écouter sa mère.

PRÉFACE À
LES YEUX NE SERVENT PAS QU'À VOIR

Je me suis imposé une règle que je proclame hautement en toute occasion. À savoir que je n'écris jamais rien qu'on ne me l'ait commandé. Cela a l'air terriblement austère et prétentieux, mais ce n'est pas vrai. En fait, je considère comme allant de soi que divers magazines de science-fiction et certains de mes éditeurs ont constamment besoin de matériaux, et j'écris pour eux ce qu'il me plaît. Ce sont les autres qui me passent des commandes.

En 1964, Playboy *me demande enfin une histoire. Ils m'envoyèrent une photo floue représentant une tête d'argile sans oreilles, et dont les autres traits étaient remplacés par leurs noms écrits en lettres d'imprimerie, et ils me demandèrent d'écrire une nouvelle inspirée de cette photo. On demande également à deux autres écrivains d'écrire une histoire fondée sur cette même photo, et les trois histoires devaient être publiées dans le même numéro.*

Le problème était intéressant, et il me tenta. J'écrivis Les Yeux ne servent pas qu'à voir.

Au cas où, dans les autres introductions de ce volume, j'aurais donné l'impression que ma carrière d'écrivain n'a été qu'une longue suite de triomphes depuis Nightfall (Quand les ténèbres viendront…) ; *que, pour moi, aussitôt écrit, aussitôt vendu ; que je ne reconnaîtrais pas un bulletin de refus si un collègue écrivain m'en montrait un – tranquillisez-vous, il n'en est rien.*

Les Yeux ne servent pas qu'à voir *fut refusé avec pertes et fracas. Le manuscrit m'en fut renvoyé de Chicago avec une furieuse vigueur, entra bruyamment par la fenêtre, alla s'écraser contre le mur avant de retomber sur le sol où il resta, gisant et pantelant (du moins, c'est l'impression que cela me fit). Les deux autres histoires furent acceptées par* Playboy, *et une troisième, écrite par quelqu'un appelé à la hâte pour me remplacer, fut également acceptée.*

Heureusement, je suis un professionnel d'une imperturbabilité enviable, et ces choses ne me troublent pas. Je doute même que quelqu'un se fût aperçu que j'étais troublé, n'était-ce pour la courte crise de rage que je piquai illico.

Je contactai Playboy, *m'assurai que l'histoire était bien mienne et que je pouvais en faire ce que je voulais, quoiqu'elle s'appuyât sur leur photo. Elle*

était mienne !

L'étape suivante fut d'envoyer la nouvelle à F & SF *en leur expliquant (ainsi que j'en ai l'habitude en des cas semblables) qu'elle avait été refusée, et en les mettant au courant de toutes les circonstances. De toute façon, ils l'acceptèrent.*

Par bonheur, F & SF *travaille raisonnablement vite, tandis que* Playboy *travaille abominablement lentement. En conséquence,* Les Yeux ne servent pas qu'à voir *parut dans* F & SF *un an et demi avant que la triade en question ne parût dans* Playboy. *Je passai un laps de temps appréciable à espérer que* Playboy *recevrait des lettres indignées, se plaignant que le thème de la triade eût été volé à une nouvelle d'Asimov. Je fus même tenté d'écrire moi-même une telle lettre, sous un faux nom. (Mais je ne l'ai pas fait.)*

Au lieu de cela, je me consolai à l'idée que, le temps que Playboy *ait imprimé sa triade, ma courte nouvelle avait non seulement été publiée ailleurs, mais avait encore eu deux réimpressions, et avait été retenue pour paraître dans une troisième anthologie. (Et ce recueil représente la quatrième, que dites-vous de cela, Mr. Hefner ?)*

Première publication : The Magazine of Fantasy and Science Fiction, *avril 1965.* – Copyright *1965 par Mercury Press, Inc. Publié en France dans* Fiction *n ° 139.*

LES YEUX NE SERVENT PAS QU'À VOIR

Après des centaines de milliards d'années, il se conçut soudain lui-même en tant qu'Ames. Non pas la combinaison de longueur d'onde qui par tout l'univers était maintenant l'équivalent d'Ames, mais le son lui-même. Un vague souvenir lui revint d'ondes sonores qu'il n'entendait plus et ne pouvait plus entendre.

Cette nouvelle impression aiguisait sa mémoire, qui se souvenait maintenant de beaucoup de choses appartenant aux vieux, si vieux éons. Il étira le vortex d'énergie qui composait toute son individualité, et ses lignes de force s'étendirent au-delà des étoiles.

Un signal de Brock lui répondit.

Certainement, pensa Ames, qu'il pouvait dire cela à Brock. Certainement qu'il pouvait le dire à quelqu'un.

Brock, modifiant ses émissions d'énergie, entra en communication avec Ames.

— Ne venez-vous pas, Ames ?

— Mais si.

— Prendrez-vous part au concours ?

— Oui !

Les lignes de force d'Ames vibraient de façon erratique.

— Très certainement. J'ai pensé à une forme d'art entièrement nouvelle. Quelque chose de vraiment inhabituel.

— Quelle perte d'énergie ! Comment pouvez-vous imaginer trouver une variation nouvelle au bout de deux cents milliards d'années. Il ne peut rien y avoir de nouveau.

Pendant un moment, Brock fut déphasé et sortit de leur communion, de sorte qu'Ames dut se hâter de modifier ses lignes de force. Ce faisant, il perçut le flottement d'autres pensées, la vue d'un poudroiement de galaxie se détachant sur le velours du néant, et s'étirant entre les galaxies, les multitudes infinies des lignes de force de l'énergie-vie.

Ames dit :

— Je vous en prie, absorbez mes pensées, Brock. Ne vous fermez pas. J'ai pensé à manipuler la matière. Imaginez ! Une symphonie de matière ! Pourquoi s'occuper de l'énergie ? Évidemment qu'il n'y a rien de nouveau dans l'énergie ; comment en serait-il autrement ? Et cela ne prouve-t-il pas que nous devons

nous tourner vers la matière ?

— La matière !

Ames interpréta les vibrations d'énergie de Brock comme une réaction de dégoût.

Il dit :

— Pourquoi pas ? Nous aussi, nous avons été matière, il y a très, très longtemps – un trillion d'années peut-être. Pourquoi ne pas créer des objets en matière, ou des formes abstraites, ou – écoutez bien, Brock – pourquoi ne pas faire une imitation de nous-mêmes, en matière, de nous, ainsi que nous existions autrefois ?

Brock dit :

— Je ne me rappelle pas comment nous étions. Personne ne s'en souvient.

— Moi, si, dit Ames avec vigueur. Je ne pense qu'à ça, et je commence à me souvenir. Brock, je vais vous montrer. Dites-moi si je suis dans le vrai. Dites-le-moi.

— Non. C'est idiot. C'est… répugnant.

— Laissez-moi essayer, Brock. Nous avons été amis ; notre énergie puise en communion depuis le début – depuis que nous sommes devenus ce que nous sommes. Brock, s'il vous plaît !

— Bon, vite, alors.

Ames n'avait pas ressenti une telle appréhension courir le long de ses lignes de force depuis… depuis quand, au fait ? Ce qu'il allait tenter devant Brock, si ça réussissait, il pourrait ensuite oser manipuler la matière devant les autres êtres d'énergie assemblés, qui depuis des éons, attendaient, tristes et mornes, que quelque chose de nouveau survienne.

La matière était très clairsemée, là-bas, entre les galaxies, mais Ames la rassembla, fouillant d'innombrables années-lumière, choisissant les atomes, et les transformant en une pâte argileuse, à laquelle il donna une forme ovoïde allongée.

— Ne vous rappelez-vous donc pas, Brock ? demanda-t-il doucement. N'était-ce pas quelque chose dans ce genre ?

Le vortex de Brock frémit.

— Ne me faites pas me souvenir. Je ne me souviens pas.

— Cela, c'était la tête. Ils appelaient cela la tête. Je m'en souviens si nettement que j'ai envie de le dire. Enfin, de le dire avec des sons.

Il attendit, puis il reprit.

— Regardez, vous vous souvenez de cela ?

Sur la partie supérieure de l'ovoïde, apparut le mot : TÊTE.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Brock.

— C’est le mot qui veut dire tête. Les symboles qui exprimaient les sons du mot. Dites-moi que vous vous souvenez, Brock !

— Il y avait aussi quelque chose, dit Brock avec hésitation, quelque chose au milieu. Un renflement vertical.

Ames dit :

— Oui ! Le nez. C’est ça !

Et NEZ s’inscrivit sur l’ovoïde.

— Et ça, de chaque côté, ce sont les yeux. ŒIL GAUCHE, ŒIL DROIT.

Ses lignes de force puisant lentement, Ames regarda ce qu’il avait formé. Était-il bien sûr que ça lui plaisait ?

— La bouche, dit-il en puisant légèrement, et le menton, et la pomme d’Adam, et les clavicules. Comme les mots me sont bien revenus !

Ils s’inscrivirent sur la forme.

Brock dit :

— Il y a des centaines de milliards d’années que je n’y avais pas pensé. Pourquoi me l’avez-vous rappelé ? Pourquoi ?

Ames resta un moment perdu dans ses pensées.

— Il y avait autre chose ; des organes pour entendre ; quelque chose pour les ondes sonores. Les oreilles ? Où est-ce qu’elles vont ? Je ne sais pas où les mettre.

Brock cria :

— Laissez cela ! Les oreilles et tout le reste ! Ne vous souvenez pas !

Ames dit avec hésitation :

— Qu’est-ce qu’il y a de mal à se souvenir ?

— Parce que l’extérieur n’était pas rugueux et froid comme ça, mais lisse et tiède. Parce que les yeux étaient vivants et tendres, et que les lèvres frémissaient et étaient douces contre les miennes.

Les lignes de force de Brock battaient et ondulaient, battaient et ondulaient.

Ames dit :

— Pardonnez-moi ! Pardonnez-moi !

— Vous m’avez rappelé qu’autrefois j’étais une femme, et que je connaissais l’amour ; que les yeux ne servent pas qu’à voir, et que je n’en ai plus pour le faire.

Avec violence, elle ajouta quelque chose à la grossière tête, et dit :

— Qu’ils le fassent pour moi !

Et elle se détourna et s’enfuit.

Et Ames vit et se souvint lui aussi, qu’autrefois il avait été un homme. La force de son vortex fendit la tête en deux, et il s’enfuit à travers les galaxies, sur les traces de l’énergie de Brock – vers l’infini du néant.

Et les yeux de la tête de matière brisée continuèrent à briller de l'humidité que Brock y avait placée pour représenter les larmes. Et la tête de matière fit ce que les êtres d'énergie ne pouvaient plus faire, et elle pleura sur l'humanité tout entière, et sur la beauté fragile des corps auxquels ils avaient renoncé un jour, il y avait un trillion d'années.

PRÉFACE À SÉGRÉGATIONNISTE

Au printemps de 1967, je reçus une requête intéressante.

Il semble qu'il existe un périodique nommé Abbottempo *publié par les laboratoires Abbott, respectables fabricants de produits pharmaceutiques. C'est une revue impressionnante, imprimée sur papier glacé, avec d'excellents articles sur des sujets médicaux et paramédicaux. Elle est publiée aux Pays-Bas, et est distribuée gratuitement aux médecins en Angleterre et sur le continent. Elle n'est pas distribuée aux États-Unis.*

*Le rédacteur en chef d'*Abbottempo *m'écrivit pour me demander une nouvelle de science-fiction de deux mille mots, sur un sujet d'intérêt médical, et qui pourrait à la fois intéresser et amuser des médecins tout en leur donnant un sujet de réflexion.*

J'étais aussi débordé de travail à ce moment-là que je le suis toujours, c'est pourquoi, en soupirant, j'insérai une feuille de papier dans ma machine, dans l'intention de leur répondre par un refus poli.

Malheureusement, ou heureusement, cela prend du temps d'attraper une feuille de papier, puis une feuille jaune pour la copie à conserver, de placer un carbone entre elles et d'insérer le sandwich dans la machine. Cela prend encore du temps de centrer proprement le papier, de taper la date, l'en-tête et la formule de salutation.

De sorte que durant tout ce temps-là, j'avais eu le temps d'avoir une idée à laquelle je ne pus pas résister, et ainsi, dès que j'eus dépassé le Cher Monsieur, je me retrouvai en train de répondre par une acceptation polie.

J'ai écrit Ségrégationniste *en avril 1967, sur un thème qui était complètement et absolument science-fictif. La nouvelle parut en décembre 1967, juste à temps pour être légèrement en retard sur l'actualité à* certains *égards.*

*À ce propos, le plus joli résultat de la publication de cette nouvelle, c'est qu'*Abbottempo *la publia dans chacune de ses huit éditions. Ils m'envoyèrent la collection complète sous emboîtage de carton, en 1) anglais, 2) français, 3) espagnol, 4) allemand, 5) italien, 6) japonais, 7) grec, 8) turc. Avant cela, rien de ce que j'avais écrit n'avait jamais été traduit en grec ou en turc*, *et cette*

collection reste l'une des bizarreries les plus intéressantes de ma collection personnelle d'Asimoviana.

Première publication : Abbottempo, *livre 4, 1967.* Copyright *1968 par Isaac Asimov.*

SÉGRÉGATIONNISTE

Le chirurgien leva des yeux sans expression.

— Il est prêt ?

— Prêt, c'est relatif, dit l'ingénieur médical. Nous, nous sommes prêts. Lui, il est nerveux.

— Ils le sont toujours… C'est que c'est une opération grave.

— Grave ou pas, il devrait être reconnaissant. Il a été choisi de préférence à des milliers d'autres, et, franchement, je ne crois pas…

— N'achevez pas, dit le chirurgien. Ce n'est pas à nous de prendre la décision.

— Nous l'acceptons. Mais sommes-nous obligés d'être d'accord ?

— Oui, dit le chirurgien d'un ton tranchant. Nous sommes d'accord. Complètement et du fond du cœur. Cette opération est trop compliquée pour l'aborder avec des réserves mentales. Cet homme a prouvé sa valeur de bien des façons, et le profil de sa vie a été agréé par le Bureau de la mortalité.

— D'accord, dit l'ingénieur médical, sans s'adoucir.

Le chirurgien dit :

— Je vais le recevoir ici même, je crois. C'est assez petit et assez personnel pour être réconfortant.

— Ça ne servira à rien. Il est nerveux, et il a pris sa décision.

— Vraiment ?

— Oui ; il veut du métal. Ils veulent tous du métal.

L'expression du chirurgien ne changea pas. Il regardait ses mains.

— Parfois, on arrive à les faire changer.

— Pour quoi faire ? dit l'ingénieur médical avec indifférence. S'il veut du métal, va pour du métal.

— Ça vous est égal ?

— Pourquoi pas ? dit l'ingénieur médical, presque brutal. De toute façon, c'est un problème d'ingénieur médical, et je le suis. Un problème que je peux résoudre. Alors, à quoi bon essayer d'aller au-delà ?

Le chirurgien dit avec force :

— Pour moi, c'est une question d'utilisation optimale des choses.

— Utilisation optimale ! Ce n'est pas un argument ! Le patient s'en moque de l'utilisation optimale.

— Moi, je ne m’en moque pas.

— Vous faites partie d’une minorité. Vous allez à contrecourant. Vous n’avez aucune chance.

— Il faut que j’essaie quand même.

D’un geste de la main, sans nervosité mais vif, le chirurgien fit signe à l’ingénieur médical de se taire. Il avait déjà informé l’infirmière, et un signal l’avait averti qu’elle approchait. Il pressa un petit bouton, et les deux battants de la porte s’écartèrent. Le patient entra dans sa chaise à moteur, tandis que l’infirmière marchait à ses côtés d’un pas vif.

— Vous pouvez vous retirer, mademoiselle, dit le chirurgien. Mais attendez dehors. Je vous appellerai.

Il fit un signe à l’ingénieur médical qui sortit avec l’infirmière, et la porte se referma derrière eux.

L’homme, assis dans la chaise, les suivit du regard par-dessus son épaule. Il avait un cou décharné et beaucoup de petites rides autour des yeux.

Il dit ;

— Est-ce que nous commencerons aujourd’hui ?

Le chirurgien hocha la tête.

— Cet après-midi, monsieur le Sénateur.

— D’après ce que j’ai compris, ça prendra des semaines.

— Pas pour l’opération elle-même, monsieur le Sénateur. Mais il y a plusieurs questions secondaires à considérer. Il faut faire des rénovations circulatoires et des ajustements hormonaux. Ce sont des choses délicates.

— Sont-elles dangereuses ?

Puis, comme s’il ressentait brusquement la nécessité d’établir des relations amicales avec le chirurgien, il ajouta :

— … Docteur ?

Le chirurgien ne prêta pas attention à la nuance. Il dit carrément :

— Tout est dangereux. Nous prenons notre temps pour que ce soit moins dangereux. C’est le temps exigé, les facultés réunies de tant d’individus, l’équipement nécessaire, qui font que de telles opérations ne sont accessibles qu’à quelques-uns…

— Je le sais, dit nerveusement le patient. Et je refuse de me sentir coupable pour ça. Ou bien faisiez-vous allusion à des pressions inconsidérées ?

— Pas du tout, monsieur le Sénateur. Les décisions du Bureau n’ont jamais été mises en question. Je fais état de la difficulté et de la complexité de l’opération pour vous expliquer mon désir de l’exécuter le mieux possible.

— Eh bien, faites donc. C’est également mon désir.

— Je dois donc vous demander de prendre une décision. Il est possible de

vous offrir deux sortes différentes de cœur cybernétique, en métal ou en…

— En plastique ! dit le patient avec irritation. N’est-ce pas là le choix que vous alliez m’offrir, docteur ? Du vulgaire plastique. Je n’en veux pas. Mon choix est fait. Je veux du métal.

— Mais…

— Écoutez. On m’a dit que le choix dépend de moi. Est-ce vrai ?

Le chirurgien hocha la tête.

— Quand deux procédés sont d’égale valeur d’un point de vue médical, c’est au patient de choisir. En fait, le patient choisit même quand les deux procédés ne sont *pas* d’égale valeur, comme dans le cas présent.

Le patient cligna des yeux.

— Essayez-vous de me faire croire que le cœur en plastique est supérieur ?

— Cela dépend du malade. À mon avis, dans votre cas précis, il est supérieur. Et nous préférons ne pas nous servir du mot : plastique. Il s’agit d’un cœur cybernétique en fibre.

— Pour moi, c’est du plastique.

— Monsieur le Sénateur, dit le chirurgien avec une patience infinie, ce matériau n’est pas du plastique dans le sens ordinaire du mot. C’est un matériau polymère, c’est vrai, mais beaucoup plus complexe que le plastique ordinaire. C’est une protéine fibreuse complexe, fabriquée pour imiter le mieux possible la structure naturelle du cœur humain qui bat en ce moment dans votre poitrine.

— Exactement, et le cœur humain qui bat en ce moment dans ma poitrine est complètement usé quoique je n’aie pas encore soixante ans. Je n’en veux pas un autre semblable, merci bien. Je veux quelque chose de mieux.

— Nous voulons tous quelque chose de mieux pour vous, monsieur le Sénateur. Le cœur cybernétique en fibre sera mieux. Théoriquement, il peut durer des siècles. Il n’est absolument pas allergénique…

— Est-ce qu’il n’en est pas de même du cœur métallique ?

— Oui, certainement, dit le chirurgien. Le cœur métallique est fait d’un alliage de titanium qui…

— Et qui ne s’use pas ? Et qui est plus solide que le plastique ? Ou la fibre, appelez ça comme vous voudrez.

— Le métal est physiquement plus solide, c’est exact, mais il ne faut pas considérer que la solidité mécanique. La solidité mécanique n’a pas grande importance, puisque le cœur est bien protégé. Toute blessure capable d’atteindre votre cœur vous tuera, même si votre cœur résiste.

Le patient haussa les épaules.

— Si je me casse jamais une côte, je m’en ferai remettre une en titanium. Il est facile de remplacer des os. N’importe qui peut se le faire faire. Je serai aussi

métallique que ça me plaira, docteur.

— C’est votre droit, si vous voulez qu’il en soit ainsi. Pourtant, il est de mon devoir de vous prévenir que, quoique aucun cœur métallique n’ait flanché mécaniquement, un certain nombre sont tombés en panne, électroniquement.

— Qu’est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que tout cœur cybernétique contient un mécanisme entraîneur. Dans le cas du cœur en métal, c’est un dispositif électronique qui maintient le rythme approprié. De sorte que tout cœur métallique comprend une batterie miniaturisée, destinée à altérer le rythme du cœur, pour qu’il varie suivant l’état physique ou émotionnel de l’individu. À l’occasion, quelque chose s’y détraque, et il y a des gens qui sont morts avant qu’on n’ait pu porter remède à cette défaillance.

— Je n’en ai jamais entendu parler.

— Je vous assure que ça arrive.

— Voulez-vous dire que ça arrive souvent ?

— Pas du tout. Ça n’arrive que très rarement.

— Eh bien donc, je prendrai mes risques. Et le cœur en plastique ? Il ne comporte pas de système entraîneur ?

— Bien sûr que si, monsieur le Sénateur. Mais la structure chimique du cœur de fibre est assez proche de celle du tissu humain naturel. Il réagit de lui-même aux contrôles hormonaux du corps. De sorte que le complexe à insérer dans le cœur de fibre est beaucoup plus simple que dans le cas d’un cœur métallique.

— Mais est-ce que le cœur fibreux n’échappe jamais aux contrôles hormonaux ?

— Aucun ne l’a jamais fait.

— Parce qu’il n’y a pas aussi longtemps que vous les employez. N’est-ce pas exact ?

Le chirurgien hésita.

— Il est vrai qu’on utilise le cœur métallique depuis plus longtemps que le cœur fibreux.

— Et voilà ! Mais qu’est-ce, au juste, docteur ? Avez-vous peur que je me transforme en robot… en Métallo, comme on les appelle depuis qu’on leur a accordé la citoyenneté ?

— Il n’y a rien à redire à un Métallo, en tant que Métallo. Comme vous le dites, ils sont maintenant des citoyens comme les autres. Mais vous, vous n’êtes pas un Métallo. Vous êtes un être humain. Pourquoi ne pas le rester ?

— Parce que je veux ce qu’il y a de mieux, et que c’est un cœur métallique. Et vous me mettrez un cœur métallique.

Le chirurgien hocha la tête.

— Très bien. On vous demandera de signer les papiers nécessaires, et vous serez pourvu d'un cœur métallique.

— Et c'est vous qui m'opérerez ? On dit que vous êtes le meilleur.

— Je ferai tout ce que je pourrai pour que le changement se fasse avec le minimum de heurts.

La porte s'ouvrit, et la chaise emporta le patient hors de la pièce.

L'ingénieur médical entra, suivant des yeux par-dessus son épaule le patient qui s'éloignait jusqu'à ce que les portes se referment.

Il se tourna vers le chirurgien.

— Eh bien, je devine ce qui s'est passé rien qu'à vous regarder. Quelle est sa décision ?

Le chirurgien se pencha sur son bureau, notant quelques détails pour le dossier.

— Ce que vous aviez prédit. Il veut absolument un cœur métallique.

— Après tout, ils sont meilleurs.

— Pas tellement ; ils existent depuis plus longtemps, c'est tout. C'est une manie qui affecte l'humanité depuis que les Métallos sont devenus des citoyens. Les hommes ont le désir bizarre de se transformer en Métallos. Ils désirent ardemment la force physique et l'endurance qu'on leur prête.

— Vous ne voyez qu'un seul côté de la question, docteur. Vous n'avez pas affaire à des Métallos, mais moi, si. Et je sais ce qui en est. Les deux derniers qui sont venus me voir pour que je les répare voulaient des éléments fibreux.

— Est-ce qu'ils les ont obtenus ?

— Dans l'un des cas, il ne s'agissait que de remplacer des tendons ; et, métal ou fibre, ça ne faisait pas grande différence. Mais le deuxième voulait un système circulatoire ou son équivalent. Je lui ai dit que je ne pouvais pas ; pas sans restructurer complètement son corps en matériau fibreux… et je suppose qu'on en arrivera là un jour ; à des Métallos qui ne seront plus vraiment des Métallos, mais, d'une certaine façon, des êtres de chair et de sang.

— Vous ne pensez pas vraiment ce que vous dites ?

— Pourquoi pas ? Et il y aura aussi des humains métallisés. Actuellement, nous avons sur la Terre deux variétés d'intelligence. Pourquoi deux ? Qu'elles se rapprochent le plus possible, et, à la limite, nous ne verrons plus entre elles aucune différence. Pourquoi voudrions-nous conserver ces différences ? Nous aurions le meilleur des deux ; les avantages de l'homme combinés à ceux du robot.

— Vous obtiendriez un hybride, dit le chirurgien d'un ton farouche. Vous

obtiendriez quelque chose qui ne serait pas les deux à la fois, mais ni l'un ni l'autre. N'est-il pas logique de supposer qu'un individu doit être assez fier de sa structure et de son identité pour ne pas désirer l'altérer par des éléments étrangers ? Pourquoi cet individu désirerait-il devenir un métis ?

— Vous parlez comme un ségrégationniste.

— Eh bien, va pour le ségrégationnisme.

Le chirurgien continua avec une tranquille emphase :

— Je crois qu'il faut accepter d'être ce qu'on est. Moi, je ne voudrais pas changer un atome de ma structure pour quelque raison que ce soit. Si un remplacement d'organe devenait absolument nécessaire, je demanderais qu'il reste aussi proche de ma structure originelle que possible. Je suis moi-même ; *je suis heureux de l'être ; et je ne voudrais pas être autrement.*

Maintenant, il avait fini, et il devait se préparer pour l'opération. Il plaça ses mains puissantes dans le four, qui les chauffa au rouge pour les stériliser complètement. Malgré toute la passion de ses discours, il n'avait jamais élevé la voix, et, sur son visage de métal poli, il n'y avait (comme d'habitude) aucune expression.

FIN